



MASTER SCIENCES SOCIALES

Parcours « Sciences Sociales Appliquées à l'Alimentation »

MÉMOIRE DE PREMIÈRE ANNÉE

La place de l'alimentation dans les projets de villes utopiques.

Présenté par :

Flora NAUMOWICZ

Année universitaire : **2017 – 2018**

Sous la direction de : **Anne-Claire
YEMSI PAILLISSE**

La place de l'alimentation dans les projets de villes utopiques.

L'ISTHIA de l'Université Toulouse - Jean Jaurès n'entend donner aucune approbation, ni improbation dans les projets tuteurés et mémoires de recherche. Les opinions qui y sont développées doivent être considérées comme propre à leur auteur(e).

« Demain ne sera pas comme hier. Il sera nouveau et dépendra de nous. Il est moins à découvrir qu'à inventer. »

Gaston Berger, Phénoménologie du temps et prospective, 1964.

REMERCIEMENT

Il me tient à cœur de remercier les personnes m'ayant soutenues tout au long de cette année de Master et durant la rédaction de ce mémoire.

Tout d'abord, Anne-Claire Yemsi-Paillissé, ma directrice de recherche, qui m'a épaulé cette année. Ses conseils, toujours précieux, aussi bien sur le fond que sur la forme m'ont été d'une grande aide. Je la remercie pour son écoute et le temps qu'elle m'a consacré.

Je remercie également mes parents qui m'ont toujours soutenu, suivi et encouragé dans mes choix de cursus universitaire.

Et pour finir, je remercie mes amis qui m'ont soutenu tout au long de cette année, ont débattu avec moi de mon sujet et m'ont fait découvrir de nombreuses sources.

SOMMAIRE

<u>INTRODUCTION.....</u>	<u>8</u>
<u>PARTIE I.....</u>	<u>11</u>
CHAPITRE 1 : PERTINENCE DE L'ETUDE DE PROJETS DE VILLES UTOPIQUES EN SCIENCES SOCIALES	14
CHAPITRE 2 : QUELS PROJETS DE VILLES UTOPIQUES	26
CONCLUSION PARTIE	43
<u>PARTIE II.....</u>	<u>44</u>
CHAPITRE 1 : HYPOTHÈSE N°1	46
CHAPITRE 2 : HYPOTHÈSE N°2	57
CHAPITRE 3 : HYPOTHESE N°3	67
CONCLUSION PARTIE.....	74
<u>PARTIE III</u>	<u>75</u>
CHAPITRE 1 : LES OUTILS DE COLLECTE	77
CHAPITRE 2 : APPLICATION METHODOLOGIQUE	87
<u>CONCLUSION</u>	<u>95</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	<u>98</u>
<u>ANNEXES ET FIGURES.....</u>	<u>106</u>
<u>TABLE DES MATIERES.....</u>	<u>112</u>

INTRODUCTION

Lorsqu'on s'intéresse aux politiques territoriales des villes d'aujourd'hui, on peut remarquer la prédominance d'un thème central : l'écologie ; qui se traduit notamment par des actions de végétalisation de l'espace urbain. Le modèle dominant de la ville bétonnée est remis en question pour son inaction face aux problèmes de pollution atmosphérique et sonore, tandis qu'il n'améliorerait pas plus le bonheur des citoyens. De multiples initiatives fleurissent alors un peu partout dans le monde. A Montréal, on estime aujourd'hui environ 46km de ruelles vertes ; à Milan un hectare de forêt végétale orne deux tours ; à Kaohsiung City 10 000 variétés forment la plus grande fresque végétale urbaine¹. Mais aussi dans de plus petites villes, comme à Albi (81), où la mairie s'est donné l'objectif d'atteindre l'autosuffisance alimentaire d'ici 2020². Pour cela elle a décidé d'implanter des serres agricoles. Mais également de réinvestir, avec le concours de l'association des Incroyables Comestibles³, des espaces vierges un peu partout dans la ville, en y plantant de la végétation comestible et libre de droit.

La problématique de la végétalisation de la ville ne s'inscrit pas uniquement dans une thématique esthétique ou environnementale, mais s'accompagne d'une réflexion plus large sur l'alimentation. Et de fait, on peut observer vers la fin des années 1990 une orientation de la sociologie de l'alimentation vers une situation de crise. Les chercheurs pointent du doigt les différents scandales sanitaires alimentaires qui sont apparus à la suite et dont on ne finit pas d'en découvrir. L'affaire de la vache

¹ Article paru en ligne : <http://www.demainlaville.com/villes-vegetalisees-resilientes/> (consulté le 20 mars 2018)

² Site internet de la mairie d'Albi : <http://www.mairie-albi.fr/lautosuffisance-alimentaire-%C3%A0-albi> (Consulté le 12 novembre 2017)

³ Site internet de l'association des Incroyables Comestibles France : <http://www.lesincroyablescomestibles.fr/>

folle qui débute en 1985 ou encore celle de la viande de cheval en 2013 (MASSON, 2013, p.237), en sont de parfaits exemples. Ceux-ci auraient brisé la relation de confiance qu'entretenaient les consommateurs vis-à-vis des producteurs-transformateurs, et qui demandent en réponse davantage de transparence. Ce qui se traduit par une valorisation des circuits courts et de la relocalisation de la production (POULAIN, 2001 ; 2013). Une démarche qui questionne de nombreuses villes européennes et mondiales, comme le démontre les dernières initiatives de politique urbaine. Nous pouvons pour cela citer Urbact⁴, un programme territoriale européen lancé depuis 2002 pour « *encourager le développement urbain intégré et durable* » intégrant des « *dimensions économiques, sociales et environnementales du développement urbain.* »⁵, pour sa dimension environnementale. Ou The Milan Urban Food Policy Pact, qui réunit la signature de 163 villes dans le monde s'engageant à adopter, entre autres, des solutions pour approvisionner leurs habitants de nourriture plus locale, plus juste écologiquement et humainement : « *current food systems are being challenged to provide permanent and reliable access to adequate, safe, local, diversified, fair, healthy, and nutrient rich food for all.* »⁶ (Milan Urban Food Policy Pact, 2015).

Dans ce contexte, nous nous sommes interrogés sur les différentes façon de faire la ville, et sur la place que l'alimentation pouvait occuper dans celles-ci. Nous est alors apparu la thématique des villes utopiques, comme thème de recherche original.

Utopia, ou sa traduction française utopie, est un néologisme gréco-latin inventé par l'écrivain Thomas MORE pour qualifier à la fois l'île où se déroule son récit et l'œuvre elle-même. Le terme désigne par une savante euphonie anglophone le « non-lieu », où est associé *ou* le préfixe privatif à *topos* le lieu ; et le « bon lieu », avec le préfixe *eu* qui signifie bon accolé à *topos* le lieu (PAQUOT, 2007). Utopia désigne donc pour son

⁴ Présentation du projet sur le site internet du Ministère de la Cohésion des Territoires. : <http://www.ville.gouv.fr/?urbact,246>

⁵ Définition du projet décrite sur leur site internet, consultable en ligne : urbact.eu

⁶ Texte français du Milan Urban Food Policy Pact : <http://www.milanurbanfoodpolicypact.org/text/>

créateur, le bon pays de nulle part⁷. Par la suite l'utopie deviendra un genre littéraire, qui à l'instar de l'œuvre initiale, développe une contestation de la société dans laquelle vit son auteur, tout en imaginant sa propre vision de la société idéale. L'utopie renferme en elle une capacité à critiquer, à inventer et à construire. Ce qui donnera la volonté à des hommes et des femmes de l'expérimenter. Tandis que cela soulèvera chez nous de nombreuses interrogations, nous amenant progressivement à questionner la place qu'occupe l'alimentation dans les projets de villes utopiques.

Un questionnement de départ qui permettra un travail théorique exploratoire, dont nous ferons la description dans la première partie de ce mémoire. Nous nous focaliserons alors sur les trois notions clés de notre recherche, à savoir : la ville, l'utopie et l'alimentation. Mais également sur le choix des matériaux d'étude, qui présentent quelques originalités. Ainsi, il sera temps de mettre en résonance ce cadrage théorique avec nos connaissances en socio-anthropologie de l'alimentation. Ce que nous nous emploierons à faire, à travers trois hypothèses de recherche établies en seconde partie. Et pour finir, nous décrirons la méthodologie sélectionnée pour répondre à notre problématique, dans la perspective de la réalisation d'un terrain de recherche.

⁷ Comme Thomas MORE le décrit à son ami Erasme dans leurs échanges épistolaires quelques temps avant la parution de l'ouvrage. (PAQUOT, 2007)

PARTIE I

Introduction :

Le fait d'associer la ville à l'utopie n'est pas forcément une évidence. Les représentations de la ville ont évolué au fil des siècles, venant s'opposer à celles de la campagne. Les plus prégnantes étant certainement celles de la ville corruptrice porteuse de tous les vices, développée au 18^e siècle ; contrairement à la campagne perçue comme un lieu d'expression d'une nature protectrice et saine. Les intellectuels de cette époque idéalisent la campagne et le travail agricole, notamment par la popularité des idées physiocrates, courant économique et politique du 18^e siècle, pour qui l'agriculture est la seule création annuelle de richesse : « *En se fondant sur la même idéologie d'un ordre naturel, les physiocrates prônent un retour exclusif de l'homme à la terre et de l'économie à l'agriculture [...]* » (JEAN, 2001, p.63). Pourtant, c'est bien sur le terrain de la ville que la grande majorité des auteurs vont exercer leurs idées utopiques, créant une littérature abondante qui ne sera pas épargnée par les débats scientifiques. Tous les chercheurs ne s'accordent pas sur la même définition et par conséquent, ne qualifieront pas les mêmes projets de « villes utopiques ». Ainsi, il nous aurait été difficile de dresser un panorama exhaustif et consensuel afin de mener notre recherche à partir de cette liste. Dans un souci de faisabilité et de pertinence, il était impératif de procéder à une sélection. Après une première étape de recherche exploratoire sans limitations, certains critères ont commencé à se dégager. Le sujet de recherche apparaissait de plus en plus clairement et les critères pour y répondre s'affinaient. Dans cette perspective, un critère nous est apparu indispensable. Nous voulions que soient représentées trois temporalités : le passé, le présent et le futur. Ce qui nous permis d'englober des matériaux divers relevant de la fiction, du projet concret et réel, mais également de la projection.

Une telle pluralité de matériaux a pour objectif de mettre en lumière des récurrences, des permanences ou au contraire, des évolutions possibles. Tout en nous

interrogeant sur différents points : qu'est-ce que l'étude de ces matériaux peut nous apporter de plus dans la compréhension de notre sujet ? Pourquoi avoir choisi d'étudier la ville utopique ? Quels sont les liens entretenus entre l'alimentation et la ville ? Quelles sont les villes utopiques sélectionnées pour notre recherche, et en quoi sont-elles particulièrement intéressantes pour notre sujet ?

Pour y répondre nous allons, dans le premier chapitre de cette première partie, détailler en quoi l'étude de l'utopie, et particulièrement celle de la ville, est une thématique pertinente pour l'étude des comportements sociaux alimentaires. Tandis que le second chapitre s'efforcera de décrire l'ensemble des projets de villes utopiques sélectionnées, tout en soulignant leur intérêt pour notre recherche.

Chapitre 1 : Pertinence de l'étude de projets de villes utopiques en sciences sociales.

Il peut être étonnant de voir se mêler dans une recherche scientifique, des projets aussi divers que ceux sélectionnés pour cette étude. En socio-anthropologie, il est d'usage de mener une recherche à partir d'une documentation littéraire théorique que l'on confronte à une exploration concrète sur le terrain. C'est ce que nous qualifions de « terrain classique ». Or, pour cette étude nous avons fait le choix d'y ajouter une littérature plus atypique : les récits fictionnels et les études prospectives. Cette pluralité nous est apparue nécessaire pour comprendre le sujet dans toute sa complexité. Il nous paraissait inadéquat d'appréhender un terrain classique sans l'éclairer par l'influence de la fiction et de la projection. Nous nous efforcerons alors, dans ce chapitre, d'expliquer aux lecteurs les choix effectués et leur pertinence pour penser l'alimentation en lien avec la ville d'une façon inédite. Cette dernière n'est d'ailleurs pas à la marge de notre sujet, bien au contraire. Ce chapitre a pour intérêt de comprendre la dimension de chacun des termes principaux du sujet et d'en développer les liens. L'utopie est une projection rationalisée de l'imaginaire, elle a donc l'immense avantage de penser de façon minutieuse l'ensemble de ses caractéristiques. Le fait que des auteurs choisissent de développer leurs desseins dans la ville, n'est donc pas anodin, et nous verrons en quoi ce choix est d'autant plus judicieux pour nous aider à y comprendre la place de l'alimentation.

Ainsi, nous nous attacherons dans un premier temps à démontrer les fondements scientifiques de ces matériaux originaux. Tandis que dans un second temps, nous verrons en quoi l'alimentation a un rôle fondamental dans la conception et dans l'évolution de la ville. Et pour finir, nous nous intéresserons à cette dernière dans une vision plus globale et notamment à travers l'urbanisme.

1. Penser l'alimentation au-delà d'un terrain classique

1.1. L'étude des récits fictionnels

Originellement, l'utopie entretient un rapport ambigu aux notions de lieu et de temps. Fondée dans la fiction, l'utopie est dans son sens le plus strict un non-lieu à la fois a-temporel et a-historique (STEBE, 2011). Il faudra donc attendre plusieurs siècles⁸ pour qu'on lui associe une signification plus large et plus répandue, que celle d'une terre hors du temps et du monde connu. Cela se fera à partir du dérivé « utopiste », utilisé pour qualifier les personnes souhaitant et imaginant un monde plus juste, tout en s'imprégnant d'un aspect critique. Proche d'une signification encore d'usage aujourd'hui, est « utopiste » un projet dont on remet en cause la faisabilité ou encore pour qualifier son initiateur de « *doux rêveur* » (PAQUOT, 2007). Il n'existe d'ailleurs pas aujourd'hui de consensus dans le milieu scientifique pour qualifier des projets effectivement réalisés d'utopiques. C'est donc un parti pris théorique, que nous faisons dans cette recherche, en ancrant la ville utopique dans la réalité. Il faut pour cela, comprendre rapidement l'évolution de ce genre. C'est principalement à partir du 19^e siècle que les utopies commencent à se retirer de la littérature pour s'ancrer dans les pratiques politiques et sociales (SCHAER, 2001, p.17), notamment avec les villes utopiques industrialistes inspirées d'OWEN ou de FOURIER. Malgré le fait que les projets de villes réalisées se coupent de la tradition fictionnelle, il nous semble tout de même important de conserver la dénomination d'utopie, dans la mesure où elles remplissent certains critères. Elles se développent sur des terrains vierges, *ex-nihilo*, permettant de marquer une rupture franche avec la société, mais aussi l'ordre temporel. Cela permet de développer le projet dans son intégralité, puisque dans la

⁸ Le terme « utopiste » est employé pour la première fois par les détracteurs de Charles FOURIER

ville utopique « *tout est parfaitement réglé* » (STEBE, 2011, p.29), ce qui la rapproche de la mécanique sociale hyperfonctionnaliste, développée par MALINOWSKI⁹. Chaque aspect de la ville peut avoir le temps de la réflexion, puisque l'utopie doit avant tout passer par l'exercice de l'écriture afin de pouvoir développer et diffuser ses idées. L'utopie est donc fiction, avant de pouvoir se réaliser.

« Elle [l'utopie] est d'une part projection imaginaire dans l'espace fictif institué par le texte du récit, d'autre part projet de réalisation qui tend à passer dans l'expérience historique, projet qui, en même temps, doit se nourrir de fiction. [...] On est obligé, au risque de manier une définition plus floue et plus discutable de l'utopie, de l'analyser à la fois dans le champ littéraire et dans le champ politique et social, à la fois dans l'histoire du genre, qui perdure sous la forme du roman politique jusqu'à nos jours, et comme l'une des dimensions récurrentes, non seulement du discours politique, mais aussi du mouvement social. [...] Expériences locales et perspective globale deviennent, pour deux siècles [le 18^e et 19^e siècles], les deux visages de l'utopie en acte. » (SCHAER, 2001, p.18).

Maintenant que nous avons justifié notre choix de s'intéresser aux projets de villes utopiques réalisées, nous devons expliciter pourquoi nous avons également choisi les récits fictionnels. Puisque, si ce matériel est compréhensible dans le choix de l'étude des utopies, il est en revanche plus surprenant dans le cadre d'une étude socio-anthropologique. Cependant, il nous paraissait très intéressant de confronter le réel et la fiction, puisque la marge de manœuvre que possède cette dernière pour créer et décrire des expériences est bien plus grande, tout en gardant ce lien particulier avec la réalité. Puisqu'

« est fiction une représentation littéraire qui constitue un monde autonome, ou du moins partiellement distinct du réel. Si la théorie moderne considérera qu'un monde fictionnel

⁹ KILANI Mondher, « Chapitre 18 - Malinowski et l'anthropologie de terrain. La « révolution » scientifique », dans *Anthropologie. Du local au global*, sous la direction de Kilani Mondher. Paris, Armand Colin, « U », 2012, p. 235-243. URL : <https://www.cairn.info/anthropologie--9782200278212-page-235.htm>

n'est ni vrai ni faux, puisqu'il ne se réfère pas à des objets dans le monde réels ou parce qu'il ne s'y réfère pas de la même manière qu'un discours « standard » qui doit attester de la vérité des représentations qu'il met en œuvre, la question essentielle reste l'appréciation que l'on porte sur la valeur de vérité de ce monde possible, exerçant des liens plus ou moins étroits avec le monde commun, mais apte, par une imitation ressemblante, vraisemblable ou encore par un décalage anti-mimétique délibéré, à fabriquer du sens. De même, le mécanisme de reconnaissance qui entre en jeu relève à la fois de l'effet de réel et d'un témoignage sur le monde.» (GEFEN, 2007) ¹⁰

Ce sont alors mes lectures, tirées du numéro 413 de la revue *Futuribles*, qui m'ont convaincu de conserver ces récits fictionnels pour mon étude. Et particulièrement l'article de Yannick RUMPALA, « *Tester le futur par la science-fiction : extension du domaine des possibles, mondes pré-fabriqués et ligne de fuite* », où il explique la pertinence d'utiliser les récits de science-fiction en sciences sociales, à condition évidemment, de ne pas prendre ces récits comme des projets concrets, mais bien de porter son attention à l'arrière-plan qui se déroule pour affecter les modes de vies. Il nous explique alors, que « *pour raconter leurs histoires et dérouler leurs propos, les œuvres de science-fiction (surtout celles ayant une base visuelle) montrent des espaces, des infrastructures, et des architectures. La création de ces mondes permet alors de les utiliser pour interroger la place des humains.* » (RUMPALA, 2017, p.61). Ce qui nous intéresse dans ce type de récit, c'est donc la capacité à fantasmer une alimentation, à partir de contraintes que sont les propres schèmes de pensée de l'auteur, intrinsèquement ancrés dans le réel.

Les récits fictionnels sont également des outils intéressants pour penser la ville, et notamment la ville de demain, à travers les récits de science-fiction. A l'instar du sociologue Roger BURROWS, qui s'appuie sur des œuvres cyberpunks pour comprendre la ville, l'urbanisation et les influences technologiques. De nombreux

¹⁰ Définition d'Alexandre GEFEN, Fabula, Dictionnaire de littérature : http://www.fabula.org/atelier.php?La_fiction%2C_d%26acute%3Bfinition%28s%29, Dernière mise à jour le 24 mai 2007 et consulté le 9 décembre 2017

travaux existent pour démontrer les savants allers-retours entre science et fiction. L'un et l'autre s'inspirant pour rendre la fiction toujours plus réelle et le réel toujours plus surprenant.

1.2. Les études prospectives

Contrairement à la dystopie, qui met en place une société empêchant ses membres d'accéder au bonheur, les récits utopiques sont caractérisés par la volonté plus ou moins forte de l'auteur à voir celle-ci se réaliser¹¹. C'est d'ailleurs pour cela que nous avons fait le choix d'un raccourci d'énonciation, privilégiant de regrouper sous le terme plus générique des « projets de villes utopiques », aussi bien les récits fictionnels que les projets concrets.

Nous l'avons vu juste au-dessus, dans le cadre des récits fictionnels, les ponts avec la réalité ne sont jamais très loin. Les projets futuristes n'en sont pas exempts, et certains auteurs recherchent d'ailleurs à créer des scénarios les plus fidèles possibles à la réalité connue aujourd'hui. Par exemple, dans le domaine de la science-fiction, ces récits sont catégorisés sous le terme de « hard sci-fi »¹², ce qui définit ceux étant les plus proches et les plus au fait des découvertes scientifiques actuelles. Il est nécessaire que les expériences décrites soient possiblement réalisables, ou du moins ne contiennent pas d'incohérences scientifiques. Evidemment, pour les architectes imaginant la ville de demain, la faisabilité de leurs travaux repose sur cette légitimité scientifique. La fiction comme la réalité s'appuient alors sur des études prospectives. Champ de recherche initié par Gaston BERGER dès 1953, qui s'appuie sur « *une approche rationnelle*

¹¹ C'est également pour cette raison que les projets de villes utopiques s'accompagnent d'une vision ou d'une idéologie politique. Que cela soit hautement revendiqué ou que cela relève davantage de *la* politique.

¹² Soit la « science-fiction dure ».

et holistique de causes techniques, scientifiques, économiques et sociales afin de créer des scénarios possibles de l'évolution du monde moderne »¹³. La prospective est un outil scientifique pour imaginer des scénarios possibles pour demain, et même si cela s'appuie sur une méthodologie rigoureuse, il reste tout de même une part d'imaginaire. Et c'est justement cette part de créativité, voire de fantaisie, qui permet de toucher des réalités possibles (JOUVENEL, 2016, p.4).

Cela permet également, dans le domaine de l'alimentation, comme celui de l'urbanisme, d'étudier la faisabilité ou la pérennité d'un modèle. Par exemple, aujourd'hui les enjeux sont principalement situés autour d'une problématique écologique. La population mondiale augmente et vit de plus en plus dans les villes. Or, l'alimentation urbaine est très énergivore et cela est notamment dû au fait qu'elle consomme plus de viande et de produits délocalisés (STRIGLER, 2018). Des études prospectives s'attachent à rechercher les conséquences de ce modèle alimentaire peu soutenable, ainsi que ses alternatives possibles. Notre mode de vie et le modèle alimentaire qui l'accompagne a donc des conséquences sur notre environnement. Ce que nous allons à présent voir en détail, à partir des travaux démontrant en quoi notre alimentation tient une place fondamentale dans l'organisation de nos villes.

2. Penser les liens entre l'alimentation et la ville

Nous nous appuyerons tout au long de cette partie sur les travaux majeurs de Carolyn STEEL et notamment à partir de sa conférence intitulée « How food shapes our cities », donnée en juillet 2009. Cette chercheuse a étudié l'évolution des formes et des organisations des villes à différentes époques et dans différents lieux du monde, afin de démontrer leurs concomitances avec l'évolution des modèles alimentaires. Elle part

¹³ Définition à partir du Larousse, édition numérique. (consulté le 06 novembre 2017)

d'une idée : il y a 10 000 ans, l'agriculture et l'urbanisme se développent dans une même sphère géographique. C'est ce qui est nommé le « croissant fertile », située dans le bassin méditerranéen. Ce développement simultané est alors tout à fait logique, puisque l'un ne peut se développer sans l'autre. Il faut pouvoir nourrir les villes pour qu'elles existent, de même qu'il faut une forte demande pour qu'il y ait une agriculture. Partant de ce constat, elle décide d'étudier l'acheminement de la nourriture dans les villes et d'en tracer l'évolution.

A l'Antiquité les villes étaient relativement petites, construites autour des ports pour faciliter le commerce, aussi bien matériel qu'alimentaire. Les animaux marins étaient donc à portée des habitants, tout comme les animaux terrestres qui étaient élevés à proximité. Une proximité si immédiate, qu'ils étaient amenés encore vivants et à pied jusqu'à la place du marché. Ainsi, les villes étaient construites autour de cette place centrale du marché, mais également autour des voies d'acheminement de la nourriture. Proche des ports, mais également avec de grandes voies afin de permettre le déplacement des animaux terrestres au sein même de la ville. STEEL remarque alors, la concordance entre une proximité réelle avec les lieux de production de la nourriture et une proximité plus symbolique avec les habitudes alimentaires d'alors. Il faut en effet, imaginer la cohabitation directe des habitants avec le bétail se déplaçant dans les rues, et l'odeur des poissons fraîchement pêchés, tandis que pour faire son marché, il fallait pouvoir toucher les aliments, les sentir et les voir vivre, afin de sélectionner les meilleurs.

Avec l'élargissement des villes, rendu possible par la mobilité elle aussi grandissante des individus, la production alimentaire s'est, dans un même temps, éloignée. Ce qui a amené progressivement au modèle connu aujourd'hui où il n'est plus possible à présent de faire venir à pied les animaux des campagnes, en empruntant les rues de la ville. Se sont alors développés les supermarchés et la nourriture conditionnée. En s'éloignant de la production alimentaire, les habitants des villes ont également modifié leur rapport à la nourriture : pour savoir si un produit est

encore comestible, il n'est plus nécessaire de le sentir ou de le toucher, il suffit maintenant de regarder la date de péremption indiquée sur l'emballage.

L'auteure nous démontre que la ville moderne telle qu'elle est pensée aujourd'hui, nous éloigne de la nature, tout en nous rendant dépendant d'un système de production dont nous savons, dès à présent, qu'il n'est pas soutenable à long terme.

Ce qui est alors d'autant plus intéressant pour notre recherche, c'est que Carolyn STEEL affirme que ces liens entre alimentation et ville ne sont pas des questions nouvelles : de nombreux penseurs l'avaient compris avant elle, et notamment des utopistes. Elle cite alors Thomas MORE, pour qui, selon elle, il est évident que la nourriture tient une place fondamentale dans l'organisation de la ville d'Utopia¹⁴. Par conséquent, si l'auteure a raison lorsqu'elle affirme : "*We can use food as a very powerful tool to shape the world better.*" (STEEL, 2009), alors il est intéressant pour nous de questionner la place de l'alimentation dans les projets de villes utopiques et de comprendre par quels moyens, les auteurs ou les habitants de ces villes, pensent construire un monde meilleur à partir de leurs modèles alimentaires. Mais également, comment cela se manifeste dans l'espace social ? Pour cela nous aurons besoin de comprendre, dans un premier temps, l'urbanisme des villes utopiques.

¹⁴ Thomas MORE, « Utopia », 1516.

3. Penser la ville aux regards des projets de villes utopiques

Comme souligné en introduction, les représentations de la société occidentale nous amènent davantage à associer l'utopie à la nature et par prolongement, à la campagne. Pourtant, il est presque toujours question de villes utopiques¹⁵, leurs liens sont si forts que certains auteurs s'interrogent même si « *parler d'utopie urbaine n'est-il pas un pléonasma ?* » (STEBE, 2011, p.61).

Alain TOURAINE ouvre des pistes de compréhension en nous donnant sa définition de l'utopie. Pour lui, une utopie n'est pas uniquement et exclusivement une société positive ou rêvée, mais une société pensée par son auteur où l'individu est entièrement social de par son éducation. L'éducation change l'homme naturel en un être social. Elle le socialise pour le rendre entièrement citoyen, entièrement travailleur ou entièrement législateur, en fonction des projets utopiques. L'auteur ajoute que l'utopie n'est pas aux marges de la société mais bien dans son cœur (TOURAINE, 2001, p.34). Cette définition fait appel à de nouvelles représentations dans la société occidentale, où le citoyen, tout comme l'être social, est associé à la ville et non plus au milieu naturel, à la campagne. Puisque la ville est perçue comme « *un pur produit de la création humaine et révèle combien, à travers elle, l'homme peut non seulement édifier un cocon protecteur mais aussi maîtriser son sort, son environnement, son cadre de vie.* » (STEBE, 2011, p.65). C'est-à-dire le cadre parfait pour les utopistes, dont les projets révèlent cette propension à vouloir tout maîtriser, définir et organiser.

C'est l'utopiste FOURIER, qui le premier commencera à s'interroger sur l'impact que l'architecture peut avoir sur le social, mais cette réflexion touchera de nombreux utopistes et penseurs, tels qu'OWEN, PROUDHON ou encore MARX. Françoise CHOAY regroupe d'ailleurs leurs pensées sous la notion de « pré-urbanisme » (CHOAY, 1965,

¹⁵ Il existe quelques exceptions, notamment une très connue de Restif DE LA BRETONNE qui publie en 1776 le « Paysan pervers ». Une utopie agricole venant contrer les effets pervers et tentateurs de la ville.

p.9). En effet, l'urbanisme est défini aujourd'hui comme « *l'ensemble des sciences, des techniques et des arts relatifs à l'organisation et à l'aménagement des espaces urbains, en vue d'assurer le bien-être de l'homme et d'améliorer les rapports sociaux en préservant l'environnement.* »¹⁶. Le sociologue Henri LEFEBVRE nous met alors en garde, de ne pas confondre les deux niveaux de réalité sociale entre l'architecture et l'urbanisme. La première s'attache à une échelle microsociologique, tandis que la seconde, tient une réflexion macrosociologique, que l'auteur rapproche d'une idéologie (LEFEBVRE, 1961). L'urbanisme vient en réponse à une « ville en désordre » alors que l'ordre qu'elle entend instaurer est celui des idéaux de ses auteurs (CHOAY, 1965, p. 75). De la même manière, les utopies sont des projets venant s'opposer à un certain ordre social et tentant de donner une autre vision de la société, jugée plus pertinente par leurs auteurs, et venant alors bouleverser l'ordre établi (MANNHEIM, 1929).

Cela nous donne des clés de compréhension quant aux choix du terrain de la ville par les utopistes pour développer leurs projets. Cela renforce également notre questionnement. Puisque nous sommes à présent assurés que la ville est un espace fortement rationalisé, et que le spatial joue un rôle déterminant dans le social. Alors, que proposent de construire les projets de villes utopiques ? Et, comment cela se traduit à travers l'alimentation ?

¹⁶ Définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), version numérique. (consulté le : 27 janvier 2018) <http://www.cnrtl.fr/definition/urbanisme>

Conclusion de chapitre :

Le cadrage théorique de cette première partie nous a permis d'explorer toutes les possibilités que nous offre ce sujet d'étude. Nous avons détaillé les liens ambigus qu'entretient l'utopie avec la fiction et la réalité, s'inspirant mutuellement et ouvrant sur l'étude d'une palette très large d'œuvres. Pluralité que l'on retrouve également dans les types de matériaux utilisés. Chacun apportant sa spécificité et sa richesse pour aborder l'alimentation.

De plus, nous avons porté une attention particulière au cas de la relation ville et alimentation. Ce qui, dans le cadre de cette conclusion de chapitre, amène des interrogations. En définissant la ville, nous avons opéré une fracture entre l'urbain et le rural, reproduisant alors la dichotomie Nature-Culture propre au modèle naturaliste, caractéristique des sociétés occidentales. Cette dichotomie tient au fait de concevoir la nature comme relevant du champ de l'inné, tandis que la culture se réfère à l'acquis, ce qui est une conception sociale propre à ces sociétés. Les travaux de Philippe DESCOLA, inspirés de cette rupture, nous ont permis de comprendre le rapport de l'homme à son environnement. En partant du découpage humain/non-humain, qui construit la pensée de Claude LEVI-STRAUSS, pour qui l'esprit humain donne sens et forme au monde, tout en étant une partie de ce monde (LEVI-STRAUSS, 2003). DESCOLA décrit une ontologie qui se base sur le sentiment de ressemblance, ou de différence, qu'une société associe à des caractéristiques internes, ou externes, propres aux humains et aux non-humains. L'auteur explique que les sociétés occidentales, sont des sociétés pensant le monde végétal et animal non-humain comme différent de l'homme dans leur intériorité. Basé sur des connaissances scientifiques, les êtres humains s'inscrivent dans la même physicalité que les non-humains, tous possèdent des gènes par exemple. En revanche, la société occidentale définit une rupture d'intériorité en pensant la « conscience » humaine au-dessus des non-

humains. De façon que ces sociétés ont regroupé sous le terme de « nature » tout ce qui ne relève pas de la main de l'homme (DESCOLA, 2005).

Ainsi, dans ce chapitre, nous sommes partis des représentations de la ville en tant qu'espace construit et civilisé, opposée aux représentations de la campagne, cette fois supposée être d'un état sauvage, « naturel ». À ces représentations, nous avons ajouté le constat de Carolyn STEEL qui nous explique que les villes modernes sont dépossédées de cette nature. Elle ajoute également que c'est la source d'un malaise, ne serait-ce qu'écologique, et que des utopistes avaient imaginé des modèles alternatifs bien avant elle (STEEL, 2009). Nous pouvons alors nous demander, la place qu'occupe la nature dans les projets de villes utopiques, et s'il est toujours exact de parler de « ville » pour ces projets ? Il sera alors question d'interroger la fonction de cette nature ainsi que le sens qui lui est donné, toujours dans un souci d'en comprendre le lien avec l'alimentation.

Chapitre 2 : Quels projets de villes utopiques ?

Nous l'avons vu plus tôt dans ce chapitre, nous n'avons pas choisi de s'imposer de restrictions temporelles ou de restrictions dans le choix des matériaux, pour définir notre sélection d'œuvres à étudier. Pourtant, cette pluralité de critères s'accompagne dans un même temps, d'une pluralité de sources possibles d'étude. Il fut donc tout de même nécessaire de procéder à un choix. Nous avons également déjà vu qu'il existe une controverse dans le milieu scientifique pour savoir si les utopies réalisées sont réellement des utopies. C'est donc à une seconde controverse que nous allons à présent nous confronter, pour définir à partir de quelle période nous devons considérer les premiers écrits utopiques. Certains auteurs souhaitent en effet faire remonter le genre littéraire bien avant que Thomas MORE n'en invente le mot, c'est-à-dire à l'Antiquité, et notamment à partir des travaux de Platon et sa description de la cité-idéale d'Atlantide. S'ensuivent de nombreux projets de cité-idéale, où des auteurs imaginent des cités où la vie est agréable et ayant pour objectif d'être la plus performante en termes de protection militaire¹⁷. Dans un souci de cohérence théorique, nous sommes tout à fait en accord pour intégrer les projets de cité-idéales dans le genre utopique, puisque l'intention politique et sociale est fortement similaire. Pourtant, nous avons tout de même fait le choix de débiter notre recherche à la Renaissance, à partir du texte de Thomas MORE. Car, s'il est tout à fait pertinent pour nous d'inclure l'Antiquité dans la période de production utopique, il ne faut pas perdre de vue qu'à période de production différente correspondent des projets profondément différents, dont il faut expliciter tous les détails. Ne souhaitant alors pas une sur-représentativité dans le champ des productions utopiques passées, en comparaison avec les projets présents et futurs, il nous fallut procéder à des choix. En débutant avec Thomas MORE, notre

¹⁷ Dans ces projets le bonheur des habitants occupe une grande partie de la pensée des auteurs mais celui-ci est prioritairement atteint par leur protection militaire. Ainsi, l'architecture de la ville répond à cette première contrainte.

sélection revêt un aspect grandement symbolique qui se justifie également pour son aspect social bien plus prégnant que dans les cité-idéales. Nous avons ensuite fait un bond de quelques siècles, pour nous intéresser aux projets d'utopies industrialistes du 18^e au 20^e siècles. Cette période est grandement intéressante puisque ce fût des siècles de grande abondance de projets et notamment, une période où de nombreuses tentatives ont été menées, pour réaliser ces utopies et les ancrer dans la réalité. De plus, en sélectionnant cette période nous nous offrons la possibilité de mener un terrain de recherche dans l'une de ses réalisations, puisqu'à Guise, dans l'Aisne, un projet utopique fut mené de 1859 à 1968. Nous passons ensuite à la période contemporaine, avec à la fois un projet encore en cours aujourd'hui, Auroville en Inde, et une fiction qui s'inscrit dans la continuité directe de l'œuvre de Thomas MORE, nommée alors Utopia XXI et écrite par Aymeric CARON. La première a été principalement choisie pour sa popularité et le fait qu'elle n'est pas encore atteint sa forme finale, dont l'évolution est alors particulièrement intéressante à étudier. Pour l'œuvre d'Utopia XXI, c'est évidemment pour sa filiation et la richesse comparative que nous pourrons mener avec la version originale que nous l'avons sélectionnée pour cette étude. Et enfin, pour ce qui concerne les projets futurs, les choix se sont également imposés d'eux-mêmes. Nous voulions éventuellement intégrer des récits de science-fiction, mais ceux-ci sont largement dominés par le genre dystopique et nous n'avons pas eu la possibilité de trouver une œuvre dont l'intérêt nous satisfasse pleinement. De plus, nous souhaitons des projets dont la ville tient une place majeure, nous sont alors apparus les projets architecturaux futuristes conçus par l'entreprise d'architecture de Vincent CALLEBAUT.

Pour finir, l'ensemble des œuvres sélectionnées ont été choisies pour leur pertinence avec la problématique, mais également pour leur popularité. En effet, il nous semblait important de privilégier des projets de villes susceptibles d'être connus des lecteurs, tout en multipliant, par ce critère, les chances de trouver des matériaux à étudier. Enfin, la sélection finale s'est basée sur les liens qui apparaissaient, au fur et à mesure de nos recherches, entre les différentes villes.

1. Les projets de villes utopiques de la Renaissance

Nous allons ainsi débiter notre description des œuvres avec l'auteur à l'origine du mot « utopia¹⁸ ». En effet, il nous aurait été difficile de traiter ce sujet en faisant l'impasse de « *L'utopie* » de Thomas MORE, l'œuvre sans doute la plus connue et la moins controversée, puisqu'à l'origine même de sa définition¹⁹ et du genre littéraire qui en découlera.

Paru en 1516, cet ouvrage décrit l'île imaginaire d'Utopia, permettant à son auteur de développer une satire de la société dans laquelle il vivait alors, l'Angleterre du Roi Henry III. Au-delà de l'intérêt fictionnel, l'utilisation d'un lieu imaginaire permettait à Thomas MORE de contourner la censure, très présente à cette époque, afin de se laisser toute la liberté de développer sa conception de la société idéale. Il décrit celle-ci avec une grande minutie, permettant aux lecteurs de s'en faire également une idée précise. La thématique de l'alimentation n'occupe pas un chapitre entier dans l'œuvre, néanmoins, celle-ci est bien présente et admet des nombreuses variantes avec le modèle de société en cours dans l'Angleterre d'alors. Carolyn STEEL, affirme même que l'alimentation est fondamentale dans l'agencement créé par Thomas MORE pour la ville d'Utopia (STEEL, 2009). En voici quelques exemples. Chaque habitant possède un jardin à l'arrière de sa maison pour pouvoir cultiver lui-même des fruits et des légumes, tandis que des espaces communs sont accessibles pour que tous puissent partager des repas. Des campagnes sont également disponibles pour une production agricole plus vaste. Et une réflexion est apportée sur la production d'élevage d'animaux destinée à la consommation, dont l'abattage est décrit comme une activité dégradante qu'il faut cacher aux habitants. L'île est construite pour faciliter l'acheminement de cette nourriture, produite en campagne pour la ville. Dans un

¹⁸ Dont la traduction française donnera le mot « utopie ».

¹⁹ Pour en savoir plus sur l'origine du terme Utopia, se référer à l'introduction générale p.8.

même temps, la ville est pensée pour que chacun ait son espace de production potagère et un lieu de convivialité pour partager ses repas.

Bien que plusieurs siècles nous séparent de cet écrit, nous pourrions constater que les préoccupations de l'auteur sont quant à elles très proches de celles d'aujourd'hui et qu'elles trouvent un écho dans l'ensemble des projets que nous nous proposons d'étudier, quelques soient leurs époques de création. Cela soulève dès à présent de nombreuses interrogations concernant l'alimentation que nous pourrions détailler dans la seconde partie de ce mémoire. Est-il nécessaire, pour les habitants d'une ville utopique, de posséder un terrain pour y cultiver eux-mêmes une part plus ou moins importante de leur consommation alimentaire ? Et de manière générale, d'avoir un lien plus prégnant avec la nature ? Ou encore, dans quelle mesure retrouve-t-on une réflexion sur la possible incompatibilité entre une consommation alimentaire d'animaux et la création d'une société censée être plus juste ?

2. Les projets de villes utopiques industrialistes

Pour l'étude de cette période très abondante en récits et en réalisations concrètes de villes utopiques, nous avons choisi de travailler sur deux matériaux principaux. Le Familistère de Guise, dont le projet fut lancé par Jean-Baptiste André GODIN, et les travaux précurseurs de Charles FOURIER, qui l'ont grandement inspiré dans sa réalisation.

Charles FOURIER est un philosophe français (1771-1837). Fils d'un notable, il grandit et fit ses études à Besançon avant de quitter la ville pour travailler dans le commerce à Lyon. Là-bas, la misère ouvrière y est plus prégnante et bouleversera

fortement le jeune FOURIER²⁰, que les différentes expériences amèneront à se retirer de la ville pour y rédiger ses idées de société communautaire. Inspiré des travaux sur la gravité, d'Isaac NEWTON, il est convaincu que les hommes et femmes sont régis par des passions dominantes, qui s'attirent les unes les autres. Il imagine alors un principe de société idéale, avec un nombre précis d'individus sélectionnés selon un nombre, tout aussi précis, de passions²¹. Une grande partie de ces travaux sont destinés à la compréhension et définition de ses passions, c'est un aspect tout à fait central de sa pensée, néanmoins, ce n'est pas cet aspect que nous retiendrons dans ce mémoire, mais davantage la vie communautaire qu'il décrit. Puisqu'à partir de l'échantillon parfait d'individus sélectionnés, qu'il appelle des phalanges, se mettent en place de nouveaux projets pour tenter de créer une nouvelle société, idéale selon FOURIER. Celle-ci est alors basée sur l'agriculture, les arts et les sciences.

Ses travaux sont fortement intéressants pour notre recherche pour deux raisons principales. La première est la richesse de cette œuvre, dont la production abondante regorge de détails, décrivant avec minutie et précision des aspects très différents de la vie que Charles FOURIER imaginait pour les phalanstériens. La seconde, tient au fait que l'auteur avait un grand intérêt pour l'agriculture, la nourriture et la cuisine. De fait qu'il écrivit sur le sujet et qu'il développa même la gastrosophie :

« qu'il présente comme une « science de haute politique sociale » ; les repas pris en commun au phalanstère constituent des actes sociaux fondamentaux qui valent à la fois par la variété des mets, le choix des convives et la qualité des conversations et des relations qui s'y nouent : s'y exercent les attractions passionnelles et s'y forment les séries qui organisent la vie collective. Le banquet et l'avènement du nouveau monde sont donc intimement liés dans le système de Fourier. » (DESMARS, 2007, p.27)

Ses écrits auront une place majeure, en France, dans la construction d'une réflexion sur les rapports de l'individu avec la société, mais aussi sur l'égalité des sexes. Ce qui fait

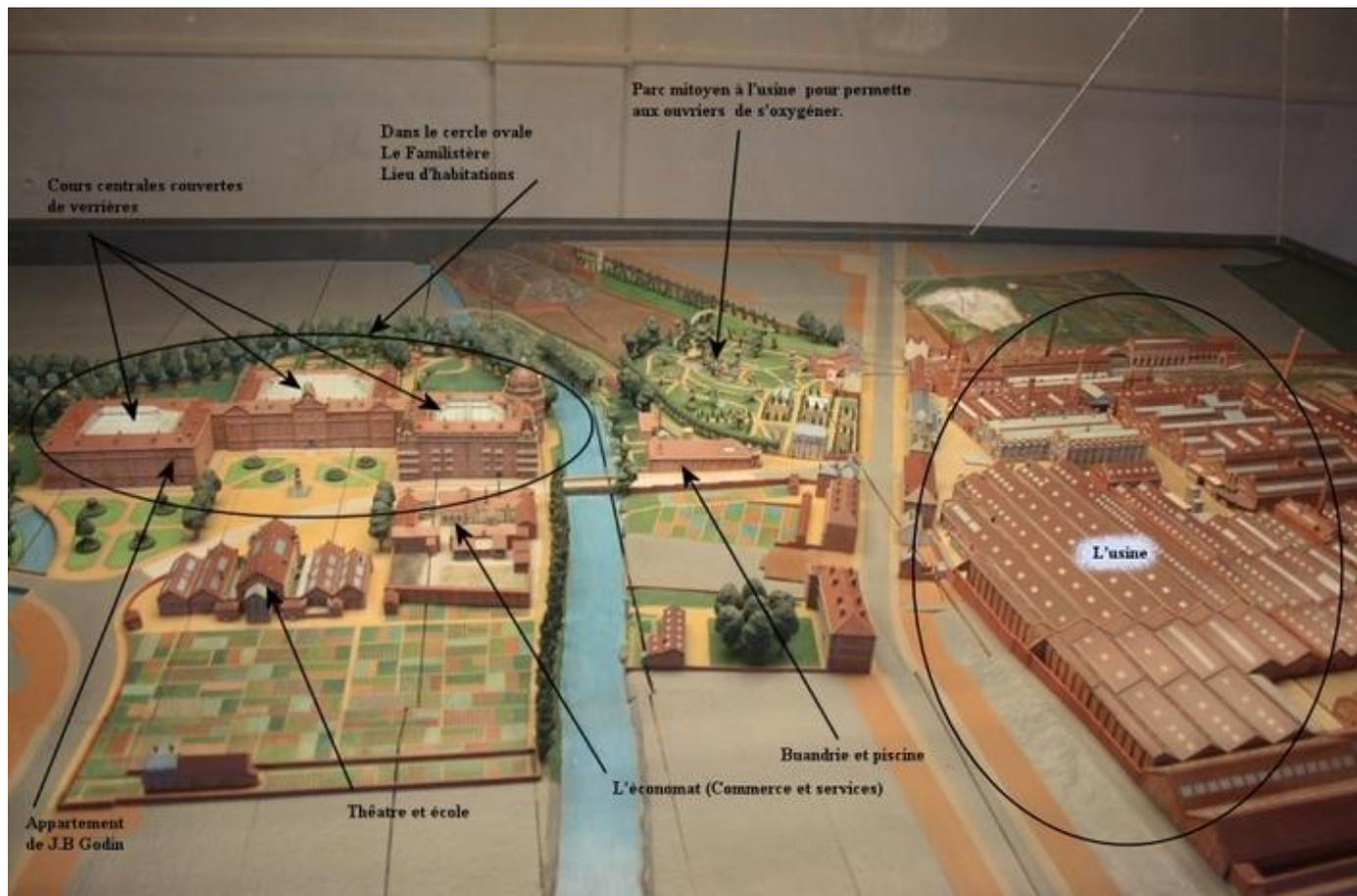
²⁰ Pour en savoir plus sur la vie de Charles FOURIER, vous pouvez vous référer à sa biographie : Simone DEBOUT. L'utopie de Charles FOURIER : l'illusion réelle. Paris : Payot, 1979, 277p.

²¹ Charles FOURIER défini douze passions réparties en sensitives, affectives et distributives, permettant de décrire des tendances au « luxe, au « groupe » ou au « série ». (VERGNIOUS, 2002, p.27)

de lui un des précurseurs du socialisme et du féminisme. En revanche, il ne vivra pas assez longtemps pour voir un des nombreux projets utopiques réalisés selon son œuvre, même si cela semble assez éloigné du bonheur qu'il escomptait, et que toutes prirent fin à cause de querelles internes, à l'exception du Familistère de Guise.

Jean-Baptiste André GODIN (1817-1888) est un entrepreneur industriel dans le milieu de la fonderie. Il développe son entreprise en même temps qu'il découvre les travaux de Charles FOURIER. Il décide alors d'investir une grande partie de sa fortune personnelle dans une expérience de phalanstère, La Réunion, au Texas. Mais le projet n'est pas une grande réussite. Il décide alors de mener son propre projet. Très sensible aux conditions de vie ouvrières de l'époque, il décide de repenser son industrie basée à Guise. En 1859 débute alors la construction d'un univers utopique autour de l'entreprise GODIN, qu'il appellera un Familistère, en référence au Phalanstère de FOURIER. En revanche, ce ne sont pas les théories des passions qui l'anime mais celles de la redistribution des richesses, créant pour son entreprise les prémices de ce qu'on qualifie aujourd'hui de coopérative ²². L'entreprise est florissante pendant de nombreuses années, ce qui permet le développement du Familistère. Offrant aux ouvriers un logement bien supérieur aux conditions de l'époque, mais également des avantages sociaux, des services partagés, et des dispositifs d'éducation. Il est alors bien question ici d'un projet utopique, puisque parti d'une entreprise en dehors de Guise, s'est construit progressivement, de 1859 à 1884, une nouvelle ville, pensée dans son entièreté pour le bien-être de la société qui s'y développait.

²² Groupement économique fondé sur le principe de la coopération*, dans lequel les participants, égaux en droit, sont associés pour un genre d'activité visant à satisfaire les besoins de travail ou de consommation en s'affranchissant de la domination du capital (BIROU, 1966)



Maquette commentée du Familistère Godin, Guise (Aisne)²³

Il est alors grandement intéressant de se questionner sur la place de l'alimentation dans le Familistère de Guise, est-ce que Jean-Baptiste André GODIN était convaincu des bienfaits de l'agriculture et de l'art culinaire dans le développement d'une société utopique, comme l'était Charles FOURIER ? Si oui, de quelle manière le théorique s'est-il transposé à la réalisation dans ce contexte ? Le souci d'équité entre les différents membres de la société se traduisaient-ils dans leur alimentation ? Et si oui, de quelle manière ?

²³ http://ekldata.com/bGMVrpBBL_6Tx47kzn4Gkfkfen8o@700x466.jpg

3. Les projets de villes utopiques contemporaines

C'est à présent un contexte différent que nous allons aborder, celui des projets de villes utopiques contemporaines, mais à partir de source similaire puisque nous allons de nouveau baser notre étude à partir d'un récit et d'une réalisation.

Aymeric CARON, né en 1971, est un journaliste et écrivain français. Il est connu pour son engagement dans la reconnaissance des droits des animaux non-humains²⁴, avec plusieurs livres sortis sur cette question, mais également pour ses opinions politiques, qu'il affichait publiquement à la télévision notamment lorsqu'il était animateur d'une émission politique populaire²⁵. Il a d'ailleurs initié, au début de l'année 2018, une nouvelle organisation politique intitulée « *Le Rassemblement des Ecologistes pour le Vivant* » (REV), cosignée avec Benjamin JOYEUX et Malena AZZAM²⁶. Il use également du prétexte de l'anniversaire des 500 ans de la version française d'*Utopia*, de Thomas MORE, pour en donner une version repensée à l'aune des enjeux du 21^e siècle. Il en est lui-même un protagoniste, qui imagine sa rencontre avec un descendant de Raphaël, utopien narrant son pays dans la version d'origine. Ce lointain petit-fils, Camille, échange sur la manière dont a évolué sa ville depuis ces nombreux siècles et le décalage, jugé encore trop grand, avec la société française de son interlocuteur²⁷. À l'instar de Thomas MORE, l'auteur décrit avec minutie l'ensemble de sa vision de la société idéale, où l'on peut alors trouver une place importante dédiée à

²⁴ L'expression d'« animaux non-humains » est peu utilisée dans le langage courant, mais réutiliser depuis plusieurs années par le courant de pensée anti-spéciste, afin de réduire la frontière humain/non-humain. Ce qui renvoie à la pensée occidentale de supériorité de l'humain, telle que décrite par Philippe DESCOLA (2005) et explicité dans ce mémoire p. 24, en conclusion de chapitre, de la partie I, chapitre 1.

²⁵ *On n'est pas couché*, coproduit par Catherine BARMA et Laurent RUQUIER et diffusée depuis Septembre 2006 sur France 2.

²⁶ Benjamin JOYEUX est juriste en droit à l'environnement et Malena AZZAM est l'ancienne porte-parole de l'association PEA, Pour l'Égalité Animale.

²⁷ Le récit de Thomas MORE est construit par un dialogue entre deux personnages principaux, l'un étant un habitant d'*Utopia* et l'autre un anglais du 18^e siècle. Procédé de narration qui est repris par Aymeric CARON.

l'alimentation, à travers notamment son engagement premier pour la cause des non-humains. Mais également par une réflexion apportée au lien ville-nature, auquel il consacre tout un sous chapitre²⁸. Il est alors intéressant de remarquer l'évolution, la prégnance ou la divergence d'idées avec la version de 1518. Mais également, de comparer un récit fictionnel de ville utopique écrit aujourd'hui avec une réalisation concrète encore en cours. C'est ce que nous proposons de décrire à présent avec l'exemple d'Auroville.

Le projet a débuté en 1968 et il est toujours en construction aujourd'hui. Initiée par la française Mirra ALFASSA²⁹, Auroville est une ville située dans la région indienne du Tamil Nadu, reconnue par l'Etat indien et soutenue par l'ONU dès ses débuts³⁰. Le projet qui préside sa réalisation tient à la création d'une terre qui n'appartient à aucune nation, où celui qui le veut peut y vivre librement. Pensée par l'architecte, Roger ANGER, pour accueillir jusqu'à 50 000 personnes, la ville compte aujourd'hui près de 2 500 habitants, d'au moins 50 nationalités différentes³¹.

²⁸ Sous chapitre de la page 41 à 48.

²⁹ Egalement connue sous le nom de Mirra RICHARD ou encore par les adeptes de sa doctrine comme la Mère. Elle était également la compagne spirituelle du philosophe indien Sri AUROBINDO.

³⁰ La ville bénéficie d'un statut unique dans le pays. Après des années de négociations, l'administration de la ville est gérée par sept membres de l'Etat résidant sur place, de la société Sri Aurobindo et de la communauté aurovillienne.

³¹ D'après les recherches de l'anthropologue Lionel SCHEEPMANS, voir graphique en annexe p.106 (Annexe n°A)



Photographie vue du ciel d'Auroville, Inde.

Loin encore de l'objectif démographique qui avait été fixé, la communauté aurovillienne s'éloigne de la théorie sur de nombreux autres points, dont le plus important pour notre recherche, est le vœu de Mirra ALFASSA d'abolir la notion d'argent dans la ville. Ce qui aurait été très intéressant à questionner sous l'angle de l'accessibilité à la nourriture. Mais cela n'est pas encore le cas aujourd'hui. Malgré sa perfectibilité, la ville fait beaucoup parler d'elle et réunit de nombreux adeptes dans le monde, notamment avec des personnes soutenant le projet à distance. La ville n'en reste pas moins un terrain de recherche très intéressant pour nous. Même si l'argent est encore présent, les prix en revanche ne sont pas affichés dans le supermarché coopératif de la ville, justifié par une volonté d'inciter les habitants à n'acheter que ce dont ils ont besoin, afin d'éviter la surconsommation et le gaspillage. Quant aux produits qui y sont vendus, le journaliste scientifique Alain SOUSA, nous explique qu'une partie est issue de l'agriculture biologique et une autre représente les produits conventionnels, puisque la ville n'est pas encore autonome en alimentation, malgré les 19 fermes, toutes pratiquant l'agriculture biologique depuis 2012. Ces fermes fonctionnent grâce aux travaux des habitants eux-mêmes, dont une grande partie de

la journée est rythmée par ces travaux agricoles (SOUSA, 2018). À partir du site officiel d'Auroville³², nous apprenons également qu'il existe deux restaurants dont les prix diffèrent. Le moins cher sert des repas en moyenne à 25 roupies, soit 30 centimes d'euros, et le second sert des plats en moyenne à 100 roupies, c'est-à-dire environ 1,30 euro. L'ensemble des plats servis sont dans les deux cas végétariens. On peut alors se demander si la consommation de viande est formellement interdite sur le site ou si elle n'est seulement pas encouragée ? L'état actuel de notre recherche ne peut pas trancher sur cette question, nous pouvons juste affirmer qu'il n'existe pas d'élevage d'animaux destinés à la consommation sur le site, et que les repas servis par la collectivité sont tous végétariens. Mais, qu'en est-il des pratiques alimentaires dans les foyers ?

En outre, Auroville a la particularité d'être multiculturelle puisque sa créatrice est française, son implantation est indienne et ses habitants viennent des quatre coins du globe. Est-ce que cette pluralité est retranscrite dans l'alimentation des habitants ? Qu'en est-il des produits vendus dans la coopérative, des aliments produits dans les fermes ou des repas pris en commun au restaurant ou durant les fêtes ? Autant d'interrogations que soulèvent ce projet et auxquelles nous pourrions répondre qu'à partir d'un terrain de recherche sur place.

³² <http://www.auroville.org>

4. Les projets de villes utopiques futuristes

Nous allons à présent aborder notre dernière catégorie d'œuvre que sont les projets de villes futuristes. Même si dans ce cas, les projets ne sont pas définis comme tels par son concepteur, Vincent CALLEBAUT, préférant s'inscrire dans la lignée de « l'anticipation propre à la littérature vernienne³³ »³⁴. Il s'agit en effet de projets initiés par une entreprise d'architecture, il est donc nécessaire pour eux d'ancrer leurs projets dans une réalité concrète afin de vendre et réaliser leurs projets³⁵. Néanmoins, nous avons tout de même fait le choix de les sélectionner pour leur capacité à allier l'imaginaire à la réalité. Même s'ils ne se revendiquent pas comme tels, ces projets sont souvent qualifiés d'utopistes ou d'idéalistes³⁶, ce qu'une journaliste ne manque pas de faire remarquer à l'architecte, et ce à quoi celui-ci répond : « *Notre but, c'est de viser la Lune pour atterrir dans les étoiles. C'est à dire pousser nos clients à placer la barre le plus haut possible.* »³⁷. De plus, en étudiant leur site internet³⁸, nous pouvons remarquer que des projets de bâtiments s'ancrant dans les villes d'aujourd'hui se mêlent avec des projets de ville entière et autonome³⁹. Ce sont donc les projets de cette dernière catégorie qui retiendront notre attention, puisque la capacité à imaginer une ville *ex-nihilo*, dans le

³³ Qui relève des écrits de Jules VERNE. Si ceux-ci sont principalement caractérisés par la thématique du voyage et des inventions, il n'en reste pas moins un aspect grandement intéressant pour notre sujet, puisque représentant également des micro-sociétés aux compétences complémentaires pratiquant l'expérimentation sociale (GUYON, 2001)

³⁴ http://www.vincent.callebaut.org/object/080523_lilypad/lilypad/projects/user

³⁵ Nous pouvons observer deux catégories de projets dans l'entreprise. Les premiers sont des bâtiments destinés à s'intégrer dans les villes actuelles, bien qu'apportant un design et une réflexion qui se revendiquent comme futuriste, visionnaire. La seconde catégorie, celle qui nous intéresse ici, correspond à la conception de villes autonomes, davantage destinée à la visibilité de l'entreprise qu'à leurs réalisations actuelles.

³⁶ Lorsque nous tapons sur le moteur de recherche google « projets villes utopiques futuristes » ou encore « architecture utopique », nous pouvons rapidement tomber sur les images de projets architecturaux de l'entreprise Vincent CALLEBAUT.

³⁷ Laure NARLIAN, « Architecte visionnaire, Vincent CALLEBAUT imagine la ville de demain », Mis à jour le 06 décembre 2016 à 06H30, publié le 26 janvier 2014 à 16H43, consulté le 05 mars 2018 sur : culturebox.francetvinfo

³⁸ <http://www.vincent.callebaut.org> (consulté le 26 octobre 2017)

³⁹ Voir quelques exemples de projets en Annexe C et D p.108-109

but d'améliorer les conditions de vie de ces habitants s'inscrit pleinement dans la vision des villes utopiques décrites jusqu'à présent. Même si plusieurs projets de l'entreprise remplissent ces critères, nous n'en sélectionnerons qu'un seul, afin de pouvoir donner une description plus précise et plus claire du projet que nous jugeons le plus révélateur, celui du « Lilypad ».

Ce projet architectural est tout à fait particulier puisqu'il est comparé à une ville nénuphar. Cette ville est décrite comme « une écopolis flottante pour réfugiés climatiques »⁴⁰. En s'appuyant sur les prédictions scientifiques du GIEC (Groupe Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat) concernant la montée des eaux due au réchauffement climatique⁴¹, l'entreprise de Vincent CALLEBAUT a imaginé un prototype de ville flottante, pouvant accueillir jusqu'à 50 000 résidents et étant auto-suffisante.



Lilypad de Vincent Callebaut

⁴⁰ <http://www.vincent.callebaut.org>

⁴¹ Ce qui provoquerait selon les estimations 250 millions de réfugiés climatiques si le niveau de la mer augmente de plus de 2 mètres, d'après l'Organisation de Coopération et de Développement Economiques (OCDE)

Dans ce contexte, une réflexion est menée sur les différents espaces nécessaires pour vivre en collectivité, avec des espaces de travail, de commerce et de loisir. Mais ce qui nous intéresse particulièrement, c'est ce qu'ils appellent eux même « *la coexistence harmonieuse du couple Homme/Nature* » tout en développant des espaces « *d'inclusion sociale* »⁴², et la manière dont cela se traduit dans leur projet sous la focale de l'alimentation. Pour répondre aux enjeux d'autosuffisance, qui sont dans leur projet aussi bien énergétique qu'alimentaire, sont aménagés des espaces de niches écologiques, de champs d'aquaculture, et des corridors biotiques au-dessus et au-dessous du niveau de la mer. Dans une conférence, Vincent CALLEBAUT nous explique que l'ambition de ses projets est que soit amené dans la ville « *une végétalisation qui n'est plus cosmétique, mais véritablement une nature nourricière* » et que les individus aient la possibilité d'être les cultivateurs de leur propre consommation alimentaire (CALLEBAUT, 2015). On peut alors souligner et s'interroger sur la récurrence, tout au long des projets décrits pour cette étude, des thématiques de l'autosuffisance alimentaire et du retour de la Nature dans les villes.

⁴² <http://www.vincent.callebaut.org> rubrique Projet *Lilypad*.

Conclusion de chapitre :

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons souligner la pluralité des sources sélectionnées qui, sans pour autant prétendre à l'exhaustivité, nous permettent d'avoir une vision globale des récits et réalisations utopiques dans l'histoire. Mais chacune de ces grandes époques marque, par son contexte, le genre utopique populaire à ce moment-là, dans la sphère des écrivains et penseurs. Thomas MORE, avec sa vision de la ville idéale engendre une rupture avec le genre prédominant depuis l'antiquité des cités idéales, en instaurant une prédominance de l'être social par rapport à la figure du gouverneur. Ce qui se lit dans le traitement qu'il fait de l'alimentation, avec par exemple le concours de toute la collectivité aux travaux agricoles ou la prise de repas en commun.

Au 18^e siècle, nous abordons un contexte d'industrialisation de la société et une paupérisation extrêmement marquée de la classe ouvrière. Les productions utopiques de cette époque sont par conséquent empreintes d'une volonté d'équité sociale et d'amélioration des conditions de vie pour tous. Les projets sont encore davantage politiques et sont surtout prêts à quitter le champ de la fiction pour se risquer à la phase de réalisation. On retrouve dans l'œuvre de Charles FOURIER des pages entières de tentative de description du nombre de farines et de techniques différentes nécessaires pour satisfaire le plaisir gustatif de l'ensemble de la communauté (BOUCHET, SOSNOWSKI, 2012). Ce qui amorce les limites de ces expérimentations, où chaque élément est pensé par un même individu, ce qui rend difficile de percevoir toutes les pluralités de vécues et de ressenties. L'exemple du pain permet de mettre en exergue la difficulté de représenter la pluralité des goûts ainsi que l'harmonisation de l'offre alimentaire. Tandis qu'au Familistère Godin, la ville sera organisée de sorte que chacun puisse travailler au jardin, et un supermarché coopératif sera mis en place pour pratiquer les prix les plus bas possibles.

Aujourd'hui dans la fiction, ce sont les récits dystopiques qui ont largement pris le dessus, pourtant une volonté de réalisation persiste et de nombreux projets se revendiquant comme utopistes existent encore aujourd'hui et continuent de voir le jour. Nous manquons certainement de recul pour pouvoir affirmer des tendances générales, mais selon nous, l'une semble se dégager, avec une volonté commune de recréer un sentiment de collectivité, de vivre-ensemble. Cela résulte probablement du sentiment de certain d'un manque ressenti dans les sociétés décrites comme individualistes. Nous pouvons dans ce cas, rapprocher les projets de villes utopistes contemporaines à une réponse collective à l'hypermodernité. Le préfixe « hyper » signifie dans ce courant de pensée, à la fois l'exagération de la modernité et le caractère multidimensionnel des individus (LIPOVETSKY, 1983 ; ASCHER, 2005). Dans cette perspective, « *L'individu « hypermoderne », issu de ces bouleversements, présente des facettes contradictoires : centré sur la satisfaction immédiate de ses désirs et intolérant à la frustration, il poursuit cependant, dans de nouvelles formes de dépassement de soi, une quête d'Absolu, toujours d'actualité.* » (AUBERT, 2006). A travers l'exemple d'Auroville, on peut remarquer une similitude dans la recherche d'un espace de remise en question de la société dans le but d'épanouissement, avec un projet destiné à réunir des hommes et des femmes, quelques soient leur pays d'origine. Cela se traduit dans l'alimentation dès la première année de vie dans le projet, puisqu'avant d'être membre permanent chaque habitant doit passer un an à contribuer gratuitement aux travaux agricoles de la collectivité. De la même manière, le supermarché coopératif invite les clients à se responsabiliser vis-à-vis de leur consommation, en les incitant à privilégier le bien commun et non leur confort personnel. C'est également l'idée qui semble la plus forte dans le livre d'Aymeric CARON, *Utopia XXI*. Avec une réflexion importante sur les répercussions que nos choix alimentaires, dans le cas de notre sujet, peuvent avoir sur l'environnement et la vie d'autrui, ce qui implique dans sa vision la reconnaissance des droits des animaux non-humains.

Pour finir, les projets futuristes, qu'ils soient utopiques ou dystopiques, semblent animés par une réflexion sur l'habitabilité de la Terre à long terme, et par

conséquent sur des nouveaux territoires à investir comme ici avec la mer. Lucien SFEZ nous explique que nous passons d'un récit utopique classique à un projet utopique universel. Ce qui signifie qu'il ne reprend plus le thème d'un lieu isolé, comme pouvait l'être la ville d'*Utopia*, mais au contraire, cet espace s'étend à l'ensemble de la Terre (SFEZ, 1995, pp.117-121). Cette utopie universelle qui peut aussi se trouver en pleine mer, comme dans le projet Lilypad de Vincent CALLEBAUT, ne s'inscrit plus sur un territoire précis mais au contraire, est conçu pour flotter sur l'ensemble des territoires marins de la planète. La structure est imaginée pour accueillir des réfugiés climatiques venant de toutes parts, gérant eux-mêmes des dispositifs de cultures alimentaires qui pourront se développer en dépit d'un climat évolutif, puisque la plateforme est en mouvement. De plus, l'architecte accorde une grande importance à la création d'une biodiversité riche et à la reproduction d'écosystèmes. De fait, nous pouvons supposer que la diversité sera également au cœur de l'alimentation des habitants, dépassant elle aussi les frontières.

Conclusion :

Nous nous sommes intéressés, tout au long de cette partie, à définir les termes théoriques principaux de notre sujet, avant de décrire les différents matériaux avec lesquels nous allions les amener en résonnance.

Nous nous sommes, dans un premier temps, intéressés à la nature particulière que revêtent certains des matériaux de notre étude. Nous avons démontré la pertinence des récits fictionnels ainsi que des études prospectives, pour la recherche scientifique en général, tout comme pour ce mémoire. En montrant la force qui lie l'imaginaire avec le réel, et la façon dont ils s'influencent l'un et l'autre. Nous nous sommes ensuite intéressés au thème de la ville. A la fois par sa relation avec l'alimentation, en démontrant à partir des travaux de Carolyn STEEL comment l'alimentation influe sur la façon dont est organisée, est façonnée la ville. Mais également, par l'importance que l'urbanisme a sur l'activité sociale, ce qui nous permis de renforcer notre intérêt pour la réflexion amenée par les projets utopiques sur la ville, et par conséquent pour introduire une réflexion entre alimentation et espace social.

Si le second chapitre a davantage une portée descriptive afin de préparer une base solide pour la suite de notre étude, nous avons également apporté un soin particulier à l'orientation de celle-ci sur les thèmes décrits dans le premier chapitre. Mais également à mettre en exergue les grandes similitudes ou divergences, dans le domaine alimentaire, entre les différents projets. Soulevant dès à présent de nombreuses questions, que nous avons tenté d'englober à travers la problématique suivante :

De quelle manière l'étude des projets de villes utopiques nous permet de comprendre la relation qu'entretient une société avec l'alimentation, mais également, la relation entre l'alimentation et la ville ?

PARTIE II

Introduction :

Lors de notre démarche exploratoire nous avons mobilisé une grande partie de notre travail à la lecture et au visionnage de source, aussi bien scientifique que fictionnelle ou documentaire, dans le but d'avoir une image la plus globale possible de notre sujet.

Les recherches théoriques ainsi que notre travail descriptif des matériaux d'études, décrit dans la partie précédente, nous ont amené à un certain nombre d'interrogations que nous nous sommes efforcés de regrouper en trois hypothèses de recherche. Chacune fera l'objet d'un chapitre dans cette partie et sera explicitée aux regards de nos connaissances actuelles en sciences sociales appliquées à l'alimentation.

Chapitre 1 : Hypothèse n°1 : Les choix alimentaires de ces projets de villes utopiques se traduisent dans l'espace social.

La recherche bibliographique, que nous avons dès à présent menée, met en lumière le fait que la ville et l'alimentation sont originellement liées, chacune ayant besoin de l'autre pour se développer. Avec une particularité, puisque l'alimentation semble également être le critère principal pour l'organisation de cette seconde (STEEL, 2008 ; 2009). Ce à quoi nous avons ajouté une dimension supplémentaire, qui est celle de l'urbanisme d'une ville et ses répercussions sur ses dimensions sociales. Le principe de cette discipline repose sur une réflexion autour des espaces urbains afin de maximiser le bien-être de ses habitants. Nous comprenons alors l'importance que ce critère peut avoir dans la conception d'un projet de villes utopiques.

L'« espace social » est une notion très riche en sciences sociales, prenant différentes nuances en fonction de la discipline de référence. Il est donc important de définir, tout d'abord, la notion d'espace. Dans le « *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* »⁴³, il nous est expliqué qu'

« Une société « construit » l'espace qu'elle occupe ; en fonction de déterminations allant de critères d'usage à son système de représentation du monde, elle l'exploite, le transforme, le modèle. Toute société imprime sa marque sur son espace, et, en retour, l'espace apparaît comme un mode de manifestation ou d'expression de la société [...]. On peut donc parler d'une anthropologie de l'espace en ce que l'espace, l'étendue, le territoire relève d'une sémantique qui révèle le social et nous est révélé par lui. » (CADORET, 1991, p.235)

⁴³ Bonte Pierre et Izard Michel (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris : Quadrige, PUF, 2013 (1991), p.235.

Quant à la notion d'« espace social », elle est principalement rattachée au sociologue Georges CONDOMINAS, et elle détermine un système de relation propre à une société, ou à un groupe. Les faits sociaux y sont représentés, selon lui, par 3 composantes :

- l'espace et le temps écologique
- les relations de communication (langues et écritures)
- les relations de parenté et de voisinage.

(CONDOMINAS, 1980)

Ce qui nous a amené à nous interroger sur l'influence de l'alimentation dans l'espace social, dans le cadre des projets de villes utopiques. Nous aidant à formuler notre première hypothèse de travail : **Les choix alimentaires de ces projets de villes utopiques se traduisent dans l'espace social.**

Afin d'amener des premiers éléments de réponses, nous avons sélectionné trois choix alimentaires récurrents dans les projets de villes utopiques, que nous questionnerons sous l'angle de l'espace social, tel que nous venons de le définir. Nous nous intéresserons pour cela, au choix de la mise en valeur de la commensalité. Puis nous verrons le choix de mettre à dispositions des habitants, des jardins individuels ou collectifs. Et enfin, nous finirons sur le choix de l'autoproduction et autosuffisance alimentaires.

1. La mise en valeur de la commensalité

Nous pouvons apporter un axe de réflexion à cette première hypothèse, à partir d'une phrase écrite par Vincent CALLEBAUT pour décrire les objectifs de sa ville flottante, Lilypad, où il est question d'« *explorer de nouveaux modes d'habiter la mer en construisant avec fluidité des espaces collectifs de proximité, des espaces d'inclusion sociale agréables et propices à la rencontre de tous les habitants*⁴⁴ – autochtones ou allochtones, habitants récents ou anciens, jeunes ou âgés. »⁴⁵

Les projets de villes utopiques se développent *ex-nihilo*, on peut donc observer différentes stratégies pour les peupler, dont beaucoup d'entre elles supposent une grande diversité de cultures, de genre et d'âge. Par exemple, le projet Lilypad a la vocation d'accueillir des réfugiés climatiques de l'ensemble du globe, de même, Auroville est une ville censée être ouverte à toute l'humanité, à partir du moment où on en a la bonne volonté. Un point central dans de nombreux projets et qui est parfaitement traduit dans la volonté de l'architecte de concevoir sa ville pour faciliter l'inclusion sociale. Partant de cette idée, nous nous sommes demandé si l'alimentation ne pouvait pas jouer un rôle dans cette mission. A l'image de ce que peut nous dire Jean-Claude KAUFMANN à propos du repas partagé en famille :

« *D'abord le plus simple, le plus basique, se retrouver ensemble pour manger, et ressentir par ce seul fait que l'on partage quelque chose d'essentiel, que l'on fabrique comme autrefois la "parenté par la bouillie" [référence à Richards, 1948] [...] [De plus,] la plupart du temps, quelque chose d'autre se passe, de l'ordre des plaisirs partagés. Sans qu'il soit obligatoire de les exprimer ouvertement* » (KAUFMANN, 2005, pp. 130-131).

⁴⁴ Souligné par nous.

⁴⁵ http://vincent.callebaut.org/object/080523_lilypad/lilypad/projects

La commensalité, du latin médiéval *commensalis* est le fait de partager une même table. Manger ensemble et notamment partager un même aliment, ou une manière de manger, est un moyen de faire partie d'un groupe, d'un collectif : « *le fait de manger ensemble est réputé rapprocher : puisque manger la même chose, c'est produire la même chair, le même sang, c'est construire ou reconstruire symboliquement une communauté de destin. La commensalité intègre donc, mais elle désintègre aussi, au sens où elle exclut qui ne participe pas.* » (FISCHLER, 2013, p.14). Ce que nous disais déjà Emile DURKHEIM dans « *Les formes élémentaires de la vie religieuse* », lorsqu'il explique que partager un repas permet de s'inscrire dans un groupe. Manger ensemble est un moyen de créer des liens de « parenté artificiel » (DURKHEIM, 1912, pp.481). Nous pouvons donc nous demander dans quelle mesure la commensalité est utilisée dans les projets de villes utopiques pour créer un sentiment d'appartenance à une même communauté ? Et comment cela est traduit dans l'espace social ?

On remarque alors, que les exemples d'Auroville et du Lilypad, où il est supposé avoir une grande diversité d'habitants, sont en réalité les projets où il existe le moins d'information sur le sujet. Cela ne signifie en aucun cas qu'elles en sont exclues, mais simplement que cela ne semble pas au cœur de leur stratégie de communication et qu'une recherche plus approfondie est nécessaire, par le biais d'un terrain ou d'entretiens.

En revanche, dans la ville d'Utopia, dans les récits de FOURIER ou encore au Familistère GODIN, une place importante est apportée à cette question. Thomas MORE imagine en effet de nombreux espaces pour que les habitants de l'île puissent partager leur repas et décrit ce moment comme primordial dans la vie de l'île :

« *La trompette indique l'heure du repas ; alors la syphograntie [classification qui définit les utopiens vivant en ville] entière se rend à l'hôtel pour y dîner ou pour y souper en commun, à l'exception des individus alités chez eux ou à l'hospice. Il est permis d'aller chercher des viandes au marché pour sa consommation particulière, après que les tables publiques ont été complètement pourvues. Mais les utopiens n'usent jamais de ce droit, sans de graves motifs ;*

et si chacun est libre de manger chez soi, personne ne trouve plaisir à le faire. Car c'est folie de se donner la peine d'apprêter un mauvais diner, quand on peut en avoir un bien meilleur à quelques pas. » (MORE, 2003 [1518], p. 69)

Quant aux récits de FOURIER, nous avons déjà évoqué sa passion pour les plaisirs de la table, qu'il décline en une science : la gastrosophie. Nous allons à présent voir son application à travers les fameux banquets fouriéristes. Puisqu'ils semblent avoir une part si prégnante dans l'œuvre de FOURIER que des banquets phalanstériens continuent d'avoir lieu chaque année, à Paris et ailleurs, pour célébrer l'anniversaire de sa mort. Bernard DESMARS a mené une recherche sur ceux-ci, et il démontre alors que « *L'on ne possède aucune indication sur les menus des banquets étudiés, sur l'abondance ou la frugalité de la chère. Les mets importent finalement assez peu : l'essentiel est d'être réunis autour de la même table, de partager le repas, de communier dans les mêmes espérances et d'écouter les orateurs.* » (DESMARS, 2007, p. 28)

Dans ces trois derniers exemples, nous pouvons remarquer que la commensalité joue un rôle important dans le renforcement de l'identité des communautés et par conséquent se traduit dans l'espace social de la villes utopiques.

2. L'importance de cultiver son propre jardin

Un second aspect semble avoir une grande importance dans les expériences utopiques, puisque nous l'avons retrouvé dans l'ensemble des projets sélectionnés. Il s'agit de la possibilité pour les habitants de posséder un espace pour cultiver leur propre potager, ce qui peut se faire dans des espaces partagés ou individuels. Comme nous en donne l'exemple d'Utopia XXI :

« Nous faisons tout pour encourager nos citoyens à faire pousser leur jardin. Nous souhaitons qu'ils puissent faire pousser eux-mêmes leurs légumes et leurs fruits. Nous encourageons non

seulement toujours les jardins collectifs, comme c'était le cas il y a cinq siècles [dans l'Utopia de Thomas MORE], mais nous apprécions aussi les jardins individuels. [...] Nous avons créé des fermes urbaines dans lesquelles les fruits et légumes sont cultivés à la verticale, sur des hauteurs de dizaines d'étages. [...] Ces fermes urbaines sont gérées par des agriculteurs professionnels mais des espaces sont réservés aux cultures des particuliers. » (CARON, 2017, p.48)

On retrouve la même idée dans les projets architecturaux de Vincent CALLEBAUT, puisqu'il émet le souhait que « *chaque individu soit le cultivateur de sa consommation alimentaire biologique* » (CALLEBAUT, 2015).

Cette volonté de donner la possibilité à ceux qui le veulent d'avoir accès à un espace cultivable n'est pas une problématique propre aux villes utopiques. Originellement, la ville ne produit pas les moyens de sa subsistance alimentaire (ASCHER, 2001), et les modes de vie ont créé au fil du temps une distance de plus en plus creusée avec la campagne et sa fonction agricole, mais également avec la nature (STEEL, 2008, 2009). Ce n'est que récemment que les villes se sont mises à repenser les liens qu'elles avaient coupés. Monique POULOT nous apprend que les réflexions apportées aujourd'hui sur l'agriculture urbaine viennent en réponse à une paupérisation de couches sociales, qui voient en ces dispositifs de jardins partagés la possibilité d'accéder à un minimum alimentaire. Cela vient également, en réponse aux citoyens qui s'interrogent sur de nouvelles peurs alimentaires et sur des politiques de développement durable (POULOT, 2014). Selon Lucie SCHNEIDER, l'agriculture urbaine n'a pas qu'une vocation économique, elle vient également répondre à d'autres besoins : « *le besoin d'établir de nouveaux rapports avec la nature en ville, le besoin de se rendre acteur de son territoire, le besoin social de se rencontrer et de partager* » (SCHNEIDER, 2014, p. 9).

ASCHER nous a appris que la relation ville agriculture n'était pas évidente. Nous avons également vu, à de nombreuses reprises, que tous les aspects de la ville utopique était pensé avec minutie (STEBE,2011). Nous pouvons donc fortement supposer que le

choix, d'intégrer des jardins individuels ou collectifs dans les projets, est lui aussi le résultat d'une mûre réflexion. Au vu de la récurrence de cet aspect dans des projets aussi disparates, il sera alors intéressant de mener un travail de recherche pour comprendre la volonté qui préside ce choix. Mais également la signification que cela revêt pour les habitants eux-mêmes, dans le cas des réalisations concrètes.

Aux vues des travaux mobilisés, il semblerait tout de même que nous puissions affirmer que ce qui se joue dans les potagers relève de l'ordre de l'espace social. Puisque ceux-ci modèlent l'espace de la ville, son architecture et urbanisme, mais nous permet également d'en apprendre davantage sur la société et leur mode de partage, de communication.

3. Les objectifs d'autoproduction et d'autosuffisance alimentaire

Nous avons vu dans le point précédent une porte d'entrée pour la production alimentaire dans les villes. Cependant, nous avons débuté ce questionnement à une échelle réduite au jardin et par conséquent à une consommation alimentaire plus personnelle. Nous allons à présent étendre cette réflexion à l'échelle de la ville.

Tout d'abord, dans les deux cas, il nous faut partir du même constat qu'historiquement la ville et l'agriculture ne cohabitaient pas. Même si elles ne peuvent pas se développer l'une sans l'autre, les champs d'exploitation restent tout de même à l'extérieur de la ville. Ce qui amène à renommer les villes *d'hungry cities* (STEEL, 2008), ou de *naked cities*⁴⁶ (ZUKIN, 2009), puisque prises à part, les villes seraient affamées. Elles sont dépendantes d'une agriculture qu'elles ont pourtant éloignée de plus en plus loin (STEEL, 2008). On constate un changement significatif après la

⁴⁶ Traduction anglaise de la ville affamée et de la ville nue.

Seconde Guerre Mondiale, où l'agriculture ne cesse de s'éloigner (POULOT, 2014, p.3), ce qui amène à rompre avec le modèle d'alors, d'une agriculture « *filles de la ville* » (PHILIPPONNEAU, 1956). L'agriculture s'éloigne et se spécialise en fonction des régions. On observe de nouveaux modes de productions, avec des objectifs différents. Il est question alors de produire la plus grande quantité possible. Mais ce modèle est progressivement pointé du doigt. On constate en France, depuis une trentaine d'années, une individualisation et médicalisation de l'alimentation qui ravive l'intérêt des consommateurs pour les modes de productions, de plus, des crises alimentaires ont provoqué une certaine méfiance (MASSON, 2013, p.237). Caroline BRAND, nous explique que ce contexte de crise va permettre un réinvestissement politique, traduit par un questionnement du territoire par le prisme de l'alimentation. On apprend également que cette problématique est mondiale et d'actualité, puisqu'en 2017, 163 villes du monde ont signé le Milan Urban Food Policy Pact, qui les engage à mettre en place des solutions pour le développement d'une alimentation durable pour les villes (BRAND, 2017, p.29). C'est une toute nouvelle façon de penser la ville qui semble alors se mettre en place. Pourtant, on retrouve ce questionnement depuis de nombreuses années dans la littérature et notamment dans les récits de villes utopiques.

Dans le récit de Thomas MORE, la ville est isolée sur une île, il est donc nécessaire pour l'auteur de réfléchir à l'intégration de l'agriculture sur le territoire. Il conserve le découpage ville/campagne, en plaçant les champs à la marge. Néanmoins, si la fracture physique est identique, il ajoute une réflexion sur l'importance que revêt le travail de la terre pour chaque citoyen.

« Chaque année, vingt cultivateurs de chaque famille retournent à la ville ; ce sont ceux qui ont fini leurs deux ans de service agricole. Ils sont remplacés par vingt individus qui n'ont pas encore servi. Les nouveaux venus reçoivent l'instruction de ceux qui ont déjà travaillé un an à la campagne, et, l'année suivante, ils deviennent instructeurs à leur tour. Ainsi, les cultivateurs ne sont jamais tout à la fois ignorants et novices, et la subsistance publique n'a rien à craindre de l'impéritie des citoyens chargés de l'entretenir. » (MORE, 2003 [1518], p.55)

Ce procédé bénéficie d'un double avantage selon l'auteur. Tout d'abord, d'éduquer les citoyens en leur inculquant la base de leur subsistance mais également la notion de l'alimentation, en leur faisant éprouver la difficulté de la production et espérer ensuite qu'il développe l'intérêt de se réguler dans leur consommation. Le second avantage, est le fort *turn-over*⁴⁷, qui permet d'avoir des travailleurs dont le corps ne souffre pas trop de la pénibilité des tâches. Cela induit une sous-qualification de ces derniers, censée être palliée par une transmission des savoirs très active. Chaque habitant d'Utopia contribue donc à son tour à l'autoproduction et l'autosuffisance alimentaire de la ville.

L'autoproduction alimentaire est le fait de produire soit même au moins une partie de sa consommation, tandis que l'autosuffisance apporte l'idée supplémentaire de combler l'ensemble des besoins essentiels. Ces deux notions peuvent s'appliquer à la fois à l'échelle de l'habitant et à celle de la ville.

Dans le cas d'Auroville, l'autosuffisance alimentaire n'est pas encore atteinte malgré les dix-neuf fermes déjà construites. En revanche, une grande partie du travail des habitants consiste à produire la nourriture de tous. Il semblerait en effet que plusieurs heures par jours soient consacrées par les Aurovilliens au travail dans l'une des fermes de la ville, dont la production sera ensuite mise en vente dans le supermarché coopératif, côtoyant sur les rayons, les produits importés pour combler l'ensemble des besoins de la population⁴⁸. L'autoproduction a un intérêt économique pour la ville mais cette seule explication ne semble pas suffisante. Puisque pour être considéré par la communauté comme un membre à part entière, il faut tout d'abord faire ses preuves, en effectuant bénévolement, pendant une année, un travail agricole.

⁴⁷ *Turn-over* est un terme économique pour qualifier le changement fréquent de la main d'œuvre.

⁴⁸ SOUSA Alain, « À Auroville, qui fête ses cinquante ans, l'utopie est toujours vivante », *Reporterre*, mis en ligne le 1er mars 2018 sur :

<https://reporterre.net/A-Auroville-qui-fete-ses-cinquante-ans-l-utopie-est-toujours-vivante>

Consulté le : 05 mars 2018.

Ce qui est destiné à prouver la bonne volonté du futur résident⁴⁹. Au-delà d'un espace de production, les champs d'Auroville semble également des espaces d'enjeux communautaire et identitaire.

Conclusion chapitre :

Nous avons posé en introduction l'hypothèse suivante : **Les choix alimentaires de ces projets de villes utopiques se traduisent dans l'espace social.**

En partant de trois exemples de choix alimentaires récurrents dans les matériaux de recherches sélectionnées, nous avons tenté de mettre en avant leur visibilité et importance dans l'espace social de la ville utopique en question.

Nous avons débuté cette réflexion avec la mise en valeur de la commensalité, thème central dans la sociologie de l'alimentation, mais également un thème récurrent dans les projets de villes utopiques sélectionnées. Nous permettant de constater que lorsque la commensalité est abordée, c'est avant tout pour parler de repas pris en commun avec l'ensemble de la communauté, et non pas restreint à l'échelle du foyer, de la famille. Ce qui suppose à la fois, la nécessité de créer et aménager des espaces pour accueillir ces repas, mais cela amène également une réflexion sur l'importance que porte cette ville à l'acte de manger ensemble. Partant de travaux sociologiques divers, tels que ceux de KAUFMANN, DURKHEIM ou encore FISCHLER, nous avons explicité le rôle intégrateur du repas. Le choix de la commensalité qui, à l'échelle d'une communauté s'intègre à l'espace social, nous permet d'ouvrir des pistes de réflexion

⁴⁹ Sur le site internet d'Auroville, Inde : <https://www.auroville.org/>

pour comprendre le sens que revêt ces moments et ainsi traduire une facette identitaire de la société.

Nous nous sommes ensuite intéressés aux jardins individuels et collectifs. Ce qui nous a permis de retracer une partie de l'histoire des villes et de son rapport à la production alimentaire. Démontrant que le choix d'une ville, d'intégrer des espaces de culture pour ses habitants, relève de différentes stratégies pour répondre à des besoins précis de la population. Que ce soit pour répondre à une forte paupérisation (POULOT, 2014), permettre à celle-ci de contrôler ce qu'elle mange (CALLEBAUT, 2015), ou encore de développer des liens entre les habitants (SCHNEIDER, 2014). De nouveau, il semblerait que ces espaces communs nous aident à comprendre la ville et son organisation.

Pour finir, nous avons étendu la réflexion précédente à une plus grande échelle, en questionnant cette fois, l'importance que peut avoir le choix d'une société de tendre vers l'autoproduction ou l'autosuffisance alimentaire. Nous avons enrichi les idées amorcées plus tôt concernant la séparation originelle de la ville avec l'agriculture (ASCHER, 2001), ce qui nous a permis de mettre en lumière sa récente évolution vers une remise en question de ce modèle (BRAND, 2017). Ainsi, nous avons pu constater que cette réflexion est également au cœur des projets de villes utopiques, et cela depuis Thomas MORE. Ce choix semble donc nous dire bien plus sur une société que son simple mode d'approvisionnement, nous permettant de tendre encore davantage vers la confirmation que les choix alimentaires d'une société se traduisent dans l'espace social.

Chapitre 2 : Hypothèse n°2 : les peurs et les envies d'une société sont traduites dans les choix alimentaires des projets de villes utopiques.

L'historienne, Madeleine FERRIERES, spécialisée dans l'étude des peurs alimentaires, nous explique que ces dernières jalonnent notre histoire culturelle, tout en étant singulières. Ce qui signifie que ce sont des expériences que les individus ressentent personnellement, mais sont également des phénomènes culturels lorsqu'elles prennent une plus grande ampleur, ce qui est alors une réaction collective à une situation donnée. Leur étude n'est alors pas toujours facile, entre la qualification trop rapide d'une « grande peur collective de tout temps » et l'attrait de la situation inédite (FERRIERES, 2002). Nous avons vu l'exemple, dans la partie précédente, d'une suspicion collective vis-à-vis des modes de production alimentaire, ce qui a permis une inscription de ces questions à l'agenda des politiques territoriales. La peur de consommer une nourriture contaminée s'est accompagnée d'une volonté de transparence quant à l'origine des produits, et par conséquent à une démarche de relocalisation d'une partie de la production. Les peurs et envies alimentaires peuvent donc avoir des répercussions politiques et territoriales.

En outre, nous avons démontré tout au long de ce travail, l'intérêt des projets de villes utopiques dans l'étude des phénomènes sociaux. Puisqu'une critique de la société dans laquelle ils sont inscrits se dessine en même temps qu'est dressé le portrait de la société idéale, selon leurs auteurs. Gérard KLEIN nous dit également que : *« l'anticipation littéraire permet en effet d'écrire ce que l'on veut – ce que l'on désire ou ce que l'on redoute, au fond, c'est la même chose – à propos de ce qu'il peut advenir. »* (KLEIN, 2016, p.33)

Au regard de ce qu'il vient d'être écrit et aux vues de l'ampleur que peut prendre les peurs et les envies alimentaires, nous pouvons faire l'hypothèse que **les**

peurs et les envies d'une société sont traduites dans les choix alimentaires des projets de villes utopiques.

Ce à quoi nous apporterons des éléments de réponse, dans un premier temps, à partir de la peur du manque, pour ensuite en étudier son revers, l'envie d'une alimentation plus frugale. Nous ferons alors très attention, tout au long de notre développement, à prendre en compte le contexte de rédaction ou d'expression du projet de ville utopique.

1. La peur écologique

Pour débiter, nous allons nous intéresser à une peur actuelle liée aux conditions environnementales. Nous avons déjà vu que le projet Lilypad, de Vincent CALLEBAUT, avait été conçu pour répondre à la prévision d'une forte montée des eaux due au réchauffement climatique, causé quant à lui par la pollution atmosphérique. Les bouleversements écologiques, déjà engendrés ou prévisionnels, comme conséquences des activités polluantes, sont au cœur de notre société. Une relative remise en question semble aujourd'hui avoir opéré⁵⁰ et on peut voir fleurir des ambitions de développement durable⁵¹ dans des secteurs aussi variés que multiples.

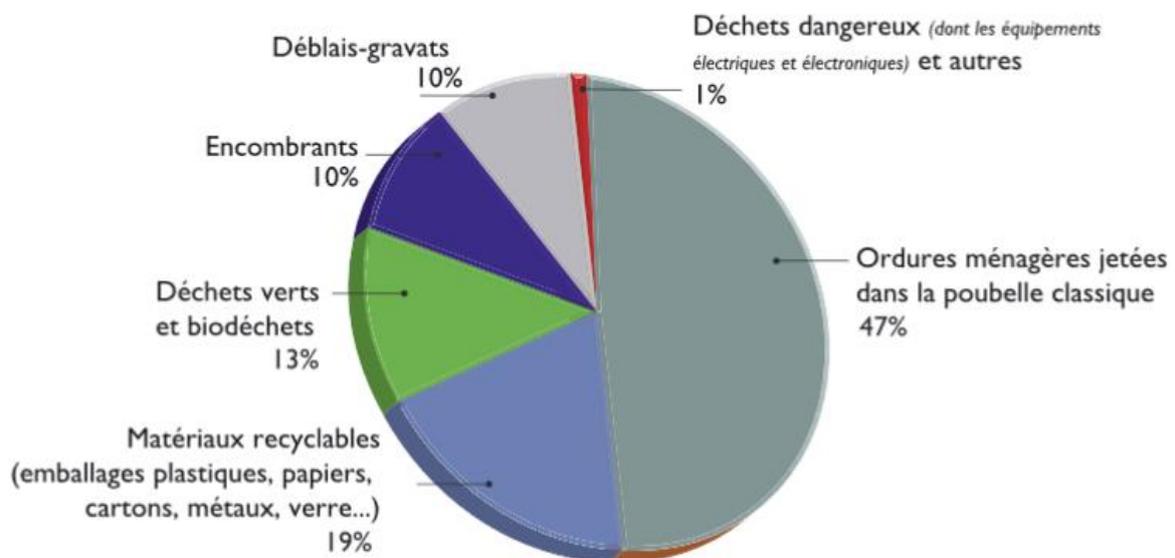
Les travaux de Vincent CALLEBAUT intègrent cette problématique et même, l'englobent entièrement, puisque ceux-ci sont imaginés dans l'objectif de se définir

⁵⁰ On peut par exemple citer dans ce sens, la création en France à partir de 1971, d'un Ministère de l'Écologie. Ou encore, La Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC) qui a été adoptée au cours du Sommet de la Terre de Rio de Janeiro en 1992 par 154 États auxquels il faut ajouter la totalité des membres de la Communauté européenne.

⁵¹ « En 1992, le Sommet de la Terre à Rio, tenu sous l'égide des Nations unies, officialise la notion de développement durable et celle des trois piliers (économie/écologie/social) : un développement économiquement efficace, socialement équitable et écologiquement soutenable. » Source INSEE, en ligne : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1644>, consulté le : 24 mars 2018.

comme une ecopolis. Tout d’abord en inscrivant l’ensemble des composantes du projets dans une économie circulaire, c’est-à-dire produire-consommer-recycler⁵². Ce qui serait alors très intéressant de questionner dans la réalisation concrète du domaine alimentaire. Puisqu’aujourd’hui, on estime que chaque Français gaspille en moyenne 29kg de produits alimentaires en un an, dont 7kg sont encore emballés⁵³.

Figure 1 : Répartition des déchets d'un Français moyen par an ⁵⁴ .



La non-habitabilité de la Terre, à long terme, causée par la pollution humaine est une peur qui se traduit dans le projet de création de villes utopiques de Vincent CALLEBAUT, et nous faisons l’hypothèse que cela se traduit également à travers les modèles alimentaires imaginés pour celles-ci.

Les choix alimentaires des sociétés d’aujourd’hui, engendre d’autres appréhensions concernant l’environnement. Comme Dominique BOURG nous en a

⁵² Ce qui s’oppose à une économie linéaire qui produit-consomme-jette.

⁵³ Source ADEME : Agence de l’Environnement et de la Maitrise de l’Energie.

En ligne : <http://www.ademe.fr/sites/default/files/assets/documents/exposition-essentiel-dechets-3-panneaux.pdf>

Consulté le 5 mars 2018

⁵⁴ Ibid

informé lors de son cours alarmant sur l'anthropocène⁵⁵. Pointant notamment du doigt la pêche intensive dans les océans, et la raréfaction des espèces sous-marines qui en découle. Ce que l'on retrouve également dans le discours de Camille, l'utopien dans la version d'Aymeric CARON, lorsqu'il nous dit que : « *Vous avez des habitudes alimentaires qui défient le bon sens : vous videz les océans de leurs poissons et vous élevez des milliards d'animaux pour les manger alors que c'est complètement inutile, puisque vous pouvez vous passer de protéines animales.* » (CARON, 2017, p.80). La peur d'une perte de la diversité animale est contrôlée dans Utopia XXI, par le passage à une alimentation végane⁵⁶. Tandis que sur Lilypad, il a été pensé d'aménager des niches écologiques et des corridors biotiques.

Les choix alimentaires des projets de villes utopiques de Vincent CALLEBAUT et d'Aymeric CARON, semblent donc s'inscrire dans les conséquences d'une peur actuelle de notre société. Néanmoins, cela est à approfondir, puisque nous avons peu de détails sur l'utilisation des infrastructures imaginées sur Lilypad. Et nous pouvons également nous interroger sur la place que prend la peur dans le processus de décision, puisque nous savons notamment, que dans la réflexion d'Aymeric CARON, la peur de la disparition de la diversité animale n'est pas la seule motivation à l'adoption d'un régime végétalien. La reconnaissance des droits des animaux occupant une place prédominante dans celle-ci.

⁵⁵ BOURG Dominique, *Anthropocène et tourisme : quel tourisme sur quelle planète dans les prochaines décennies ?*, Cours de Master 1 Sciences sociales appliquées à l'alimentation, ISTHIA - Université Toulouse II Jean Jaurès, 2018.

⁵⁶ L'alimentation végétalienne est un « principe diététique recommandant l'usage alimentaire des végétaux, à l'exclusion de la viande, du poisson et de tout produit d'origine animale. » Définition du Centre National de Ressources Textuelles et Linguistiques. En ligne : <http://www.cnrtl.fr/definition/v%C3%A9g%C3%A9talien>
Consulté le : 25 mars 2018.

2. La peur du manque

Nous évoquions en introduction, avec les travaux de Madeleine FERRIERES, la catégorie des peurs alimentaires dont on imagine qu'elles sont des peurs collectives de tout temps. La peur du manque semble être l'une d'entre elles, puisqu'elle semble notamment être une angoisse qui prédomine l'Occident depuis de nombreux siècles, de fait que « *la peur de la pénurie est au cœur des comportements anciens, puisque le risque alimentaire le plus grave s'appelle la disette ou, pis, la famine, comment imaginer qu'il n'y ait eu une place pour une autre peur alimentaire ?* » (FERRIERES, 2002). Tout d'abord, il est important pour comprendre cette idée, de définir la famine. Nous apprenons tout d'abord, que la famine est un concept socialement défini :

“Countered the view of excess death, arguing that not all famines are alike, excess deaths is a Western-imposed standard, and local peoples have their own definitions of famine, which center on the degree to which their lives are permanently disrupted.” (WAAL, 1989)

Les critères évoluant d'une société à une autre, MCINTOSH tend alors vers un consensus où il n'existerait pas de famine mais des manques, des pénuries, qui varient en intensité. Et dont l'appréciation ne peut être faite que par le groupe lui-même (MCINTOSH, 1989, pp.160). Les causes pouvant également être de multiple nature, écologique ou sociale, nous pouvons imaginer leur récurrence dans l'histoire et les conséquences dans la mémoire collective d'une société. Puisque est mémoire collective « *le souvenir ou l'ensemble de souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue et/ou mythifiée par une collectivité vivante de l'identité dans laquelle le sentiment du passé fait partie intégrante.* » (NORA, 1978, p. 398.).

Par conséquent, nous supposons que les choix alimentaires décrits dans les projets de villes utopiques sont susceptibles de traduire cette peur du manque alimentaire.

Nous pouvons dès à présent apporter des éléments de réponses à partir des travaux de Jean-Marc STEBE qui analyse, dans la structure des villes utopiques et cités idéales, une récurrence dans la représentation de la ville-cité protectrice, qu'il identifie en psychanalyse, à l'image de la mère protectrice. Ce qui se symbolise entre autres, par l'abondance des jardins et des parcs (STEBE, 2011, p.32). Le thème de l'abondance est également fortement marqué dans le récit de Thomas MORE, comme le démontre par exemple ces passages : « *ils boivent aussi l'eau pure ou bouillie avec le miel et la réglisse qu'ils ont en abondance.* » (p.56), « *les habitants ne laissent pas de semer le grain et d'élever du bétail, beaucoup au-delà de cette consommation* » (p.56), « *les six heures de travail produisent abondamment toutes les nécessités et commodités de la vie* » (p.63), « *tout en mangeant chacun le travail et la part de deux bons ouvriers* » (p.63), « *ce travail produit l'abondance et le superflu* » (p.65), « *L'abondance étant extrême en toute chose* » (p.67)

Les habitants des projets de villes utopiques n'ayant pas à se soucier du manque alimentaire, une autre préoccupation peut apparaître, celle de la frugalité.

3. L'envie de se réguler

En partant également du texte de Thomas MORE, nous avons remarqué qu'une idée accompagnée celle de l'abondance :

« *Chaque père de famille va chercher au marché ce dont il a besoin pour lui et les siens. Il emporte ce qu'il demande, sans qu'on exige de lui ni argent ni échange. On ne refuse jamais rien aux pères de famille. L'abondance étant extrême en toute chose⁵⁷, on ne craint pas que quelqu'un demande au-delà de son besoin. En effet, pourquoi celui qui a la certitude*

⁵⁷ Souligner par nous.

de ne manquer jamais de rien chercherait-il à posséder plus qu'il ne lui faut ? Ce qui rend en général les animaux cupides et rapaces, c'est la crainte des privations à venir. » (p.67)

Abondance et frugalité peuvent paraître dans un premier temps antinomique aujourd'hui en Occident, puisque le paradigme capitaliste entend justement répondre à la satisfaction des besoins par la croissance. Pourtant, celle-ci reprend de plus en plus d'intérêt et notamment comme réponse aux deux peurs citées ci-dessus.

Sylvie BRUNEL, dans un chapitre intitulé « *Allons-nous mourir de faim ?* », nous explique que cette peur du manque, qui a animé les sociétés pendant de nombreux siècles, a perdu en importance après la Seconde Guerre Mondiale. Les modes de productions alimentaires sont devenus assez performants pour nourrir la grande majorité de la population, enclenchant à la place de nouvelles interrogations :

- La protection des espaces naturels
- La nécessité de trouver de nouvelles sources d'énergies
- Les conséquences climatiques
- La peur de l'essor démographique.

Maintenant que la question de la capacité à nourrir la population ne se pose plus⁵⁸, des interrogations naissent sur la manière de le faire (BRUNEL, 2008). On peut alors constater un regain de popularité auprès d'une remise en question de la définition de l'abondance par le modèle économique capitaliste. Avec notamment la parution du célèbre ouvrage de l'anthropologue américain, Marshall SAHLINS, « *Age de pierre, âge d'abondance.* » sortie en 1976. Dans cet ouvrage, l'auteur remet en question l'idée fortement répandue, supposant que les sociétés de chasseurs cueilleurs sont des

⁵⁸ L'auteure nous explique en effet que les problématiques de malnutrition et de faim connues aujourd'hui dans le monde, ne sont pas des questions liées à la capacité de production mais à une question de répartition. (BRUNEL, 2009, p.267).

sociétés pauvres et à la recherche continuelle de nourriture, pour tenter de tromper leur faim. Il démontre que les chasseurs cueilleurs passe en réalité très peu de temps aux tâches productives, sans que cela ne les empêche de satisfaire pleinement leurs besoins, et particulièrement les besoins alimentaires. Il justifie cela, par le fait que ces sociétés régulent leurs besoins en fonction de leurs moyens. Contrairement à l'Occident, qui prétend avoir des moyens illimités et par conséquent développe des besoins tout aussi nombreux. L'auteur conclut alors, que les réelles sociétés d'abondance sont les sociétés pouvant combler leurs besoins (SAHLINS, 1976). De plus, en 1980, est inventé l'expression d'« abondance frugale » (FOUCAULT, 1980) que l'on pourrait qualifier par « L'ivresse joyeuse de la sobriété choisie » (ILLICH, 1977), ou plus précisément, par un modèle économique remettant en cause celui actuel du capitalisme, et prônant à la place celui de la décroissance (LATOUCHE, 2011).

Ce que l'on peut rapprocher de l'exemple d'Auroville, avec ce que nous explique Benoit CHAUMONT :

*« A Auroville, le crédo c'est la décroissance. Notre carte de crédit en main, nous sommes allés à l'épicerie. Dans les rayons, aucun prix. Les Aurovilliens ne doivent consommer que ce dont ils ont besoin. »*⁵⁹

Ce à quoi ajoute Anandi, la coordinatrice de l'épicerie : *« Nous ne poussons pas à la consommation. Dans n'importe quel autre supermarché, tout ce qu'ils veulent c'est que vous achetiez encore et encore. Que vous en ayez besoin ou pas. Même si vous allez le jeter. Même si c'est mauvais pour votre santé. [...] Pour nous c'est l'inverse, nous voulons seulement que vous consommiez ce dont vous avez besoin. »*⁶⁰

⁵⁹ CHAUMONT Benoit. « Fuck the system: Auroville, le paradis des hippies ». In *Effet Papillon*, Canal +, 2016, 6min.

⁶⁰ Ibid

Par conséquent, nous faisons l'hypothèse que les envies alimentaires d'une société se traduisent également dans les projets de villes utopiques.

Conclusion chapitre :

Nous avons dans ce chapitre apporter une réflexion à l'hypothèse suivante : **Les peurs et les envies d'une société sont traduites dans les choix alimentaires des projets de villes utopiques.**

Nous avons pour ce faire, défini trois sous-hypothèses dans le but de mieux définir et préciser l'hypothèse principale. Ainsi, nous sommes partis de deux peurs, celle du manque et celle environnementale, et d'une envie, la régulation alimentaire, afin de les mettre en contexte et les questionner vis-à-vis des choix alimentaires décrits dans les projets de villes utopiques.

Nous avons alors constaté une forte préoccupation quant aux questions écologiques des projets utopiques récents, avec le souci d'inscrire l'alimentation dans une économie circulaire (Lilypad), avec un mode de production écologique (Lilypad, Auroville, Utopia XXI), ou encore de supprimer la consommation carnée afin de réduire l'impact écologique des habitants (Utopia XXI). Des initiatives qui n'apparaissent pas dans les projets antérieurs⁶¹, et semble donc traduire les peurs des sociétés contemporaines.

En revanche, la peur du manque n'est pas une caractéristique aussi récente, bien au contraire, celle-ci est très ancienne et universelle (FERRIERES, 2002 ; MCINTOSH, 1989 ; WAAL, 1989). Notre hypothèse consiste donc à penser qu'ils existent des

⁶¹ Ou du moins ne sont pas précisées. Par exemple, la production agricole d'Utopia est logiquement biologique puisqu'écrit en 1516, elle est le seul mode de production connu à cette époque.

manifestations de cette peur dans les choix alimentaires des projets de villes utopiques. Ce qui tend à être confirmé par la prédominance du thème de l'abondance.

Pour finir, nous avons remarqué que la peur du manque, traduite par l'abondance alimentaire, pouvait être accompagnée d'une double notion, puisque celle-ci est liée à une réflexion sur la régulation alimentaire, en prônant l'abondance frugale (FOUCAULT, 1980 ; LATOUCHE, 2011), dans les projets de villes utopiques sélectionnés.

Chapitre 3 : Hypothèse n°3 : l'étude des projets de villes utopiques permet de mettre en exergue les débats alimentaires d'une société.

Les projets de villes utopiques permettent, à partir d'une page ou d'un terrain vierge, d'imaginer ce que pourrait être la société idéale. Par son caractère contestataire et sa force de proposition, l'utopie peut tout imaginer sans pour autant être fantaisiste puisque ce ne serait pas prendre en compte son lien si particulier avec la réalité : « *l'utopie est une fiction sociale, mais qui se veut le modèle de la réalité* » (TOURAINÉ, 2001, p.33). C'est ce qui lui permet dans certain cas de tenter sa réalisation. L'utopie part du principe que tous les individus agissent dans un même but, construisent un même projet de société, ce qui lui confère une grande force d'action, qui peut mettre en place de nouveaux modes de vie, et faire de nouveaux choix alimentaires. En mettant en résonnance ces projets utopiques avec la société dans laquelle ils se contextualisent, nous pouvons identifier des volontés. Qu'est-ce que les projets de villes utopiques se propose de modifier, améliorer, conserver ou abandonner de leur société de référence ?

Nous faisons alors l'hypothèse que **l'étude des projets de villes utopiques permet de mettre en exergue les débats alimentaires d'une société.**

Ce que nous nous proposons de détailler à partir de la place de la nature dans les projets de villes utopiques, puis par une réflexion sur la place de l'éthique animale.

1. Replacer la nature dans la ville

Nous avons eu l'occasion, tout au long de ce mémoire, de questionner la place de l'agriculture et de la nature dans les projets de villes utopiques. Il est important pour débiter, de redéfinir ce que nous entendons par ces termes. Nous avons déjà expliqué qu'en parlant de nature, nous nous référions au modèle naturaliste tel qu'il est décrit dans l'ontologie de Philippe DESCOLA (2005). L'agriculture quant à elle tient une place plus ambiguë, à la fois l'expression d'une végétation et d'une animalité qui la définit alors du côté de la nature, elle est également le résultat de la domestication par l'homme (DESCOLA, 2005) et par conséquent s'identifie à la culture. Cependant, cette dernière catégorisation n'est pas la plus répandue, sa représentation est moins parlante pour un public non-expert. Lorsque nous prenons par exemple des discours portant sur la végétalisation de la ville, qu'elle soit décorative ou comestible, celle-ci est associée à l'idée de nature. C'est donc à cette représentation que nous allons nous référer pour la suite de ce développement.

Ainsi, nous avons vu que chaque projet se propose d'apporter, à sa manière, une réflexion sur la façon de nourrir sa population, avec tout de même un point commun qui consiste à produire au minimum une partie de sa consommation. Ce qui signifie que des moyens de production agricole sont intégrés à la ville. POULAIN nous aide à comprendre, en définissant le principe de la relocalisation de la production et en donnant des pistes de réflexions sur les motivations à adopter un tel modèle :

« La problématique de la relocalisation d'une partie de la production alimentaire émerge et retravaille les façons de penser la production, l'organisation des filières de transformation et de distribution, ainsi que la consommation. Elle s'ancre pour les uns dans le souci de préserver l'environnement (en allégeant entre autres le bilan carbone des denrées consommées), pour d'autres dans celui de la solidarité avec les « petits producteurs » dans une logique Nord-Sud pour le commerce équitable et Nord-Nord pour le commerce solidaire dont l'émergence des AMAP est une forme parmi d'autres. » (POULAIN, 2013, pp. 253-254)

Des préoccupations qui sont retranscrites dans les projets de villes utopiques sélectionnées, avec possiblement un aspect supplémentaire. Par exemple, les questions environnementales sont au cœur de la réflexion de Vincent CALLEBAUT, tout comme l'importance de végétaliser Lilypad. La végétalisation semble omniprésente dans son projet puisqu'à la fois utile pour filtrer l'air et l'eau, pour insonoriser, pour isoler, pour préserver des écosystèmes et, non des moindres, pour nourrir la population. Nous avons déjà soulevé le fait que les projets de villes utopiques ont une tendance à relever de l'hyperfonctionnalisme (MALINOWSKI, 1922) puisque chaque élément est pensé pour sa fonction. La nature n'y échappe pas, et Vincent CALLEBAUT souhaite une végétalisation non pas uniquement esthétique, mais avant tout comestible.

Le fait d'introduire la nature dans la ville permet également à la population d'avoir accès à la terre. A travers ces projets il semblerait que nous retrouvions l'idée, présentée en première partie de ce mémoire, de la nature bienfaitrice : « *la thématique de la pureté est également symbolisée par le retour à la terre, souvent pensé comme un remède aux problèmes sociaux. Cultiver la terre apparaît comme une façon de mettre à distance les méfaits de la société industrielle.* » (STEBE, 2011, p.33). Ce qui permet d'ajouter une nouvelle dimension aux motivations de ce choix de production alimentaire.

« *Protéger l'écosystème présente de multiples intérêts. Au-delà des préoccupations environnementales, la nature apporte beaucoup à la qualité de vie urbaine. Ce facteur de bien-être fait d'ailleurs consensus : les jardins familiaux et collectifs n'ont jamais connu une telle popularité tandis que les façades, les toitures et les terrasses se végétalisent. Ces initiatives contribuent à tisser des liens entre la ville et sa campagne, mais aussi entre les citoyens eux-mêmes. Ces espaces associés au désir de nature sont en effet des lieux d'urbanité, de partage et de convivialité. Mais le chemin à parcourir est encore long, notamment dans le domaine de l'innovation sociale* » (CHARLOT, 2014, p.191)

CHARLOT souligne en 2014, le défis que cela peut représenter pour les villes actuelles, et si ces questionnements émergent aujourd'hui dans le milieu scientifique (BRAND, 2017), il est intéressant de remarquer son ancienneté et ses récurrences dans les projets

de villes utopiques. Il semblerait alors qu'ils soient des terrains privilégiés pour étudier les significations et répercussions sociales de ce modèle sur les habitants.

Même si les raisons qui poussent à implanter davantage de nature dans les villes sont multiples, ils sembleraient tout de même qu'il existe un consensus pour valoriser cette démarche et apprécier les répercussions de ce choix, en partie alimentaire, sur le bien-être des habitants.

2. L'alimentation végétarienne-végétalienne, et la question de l'éthique animale.

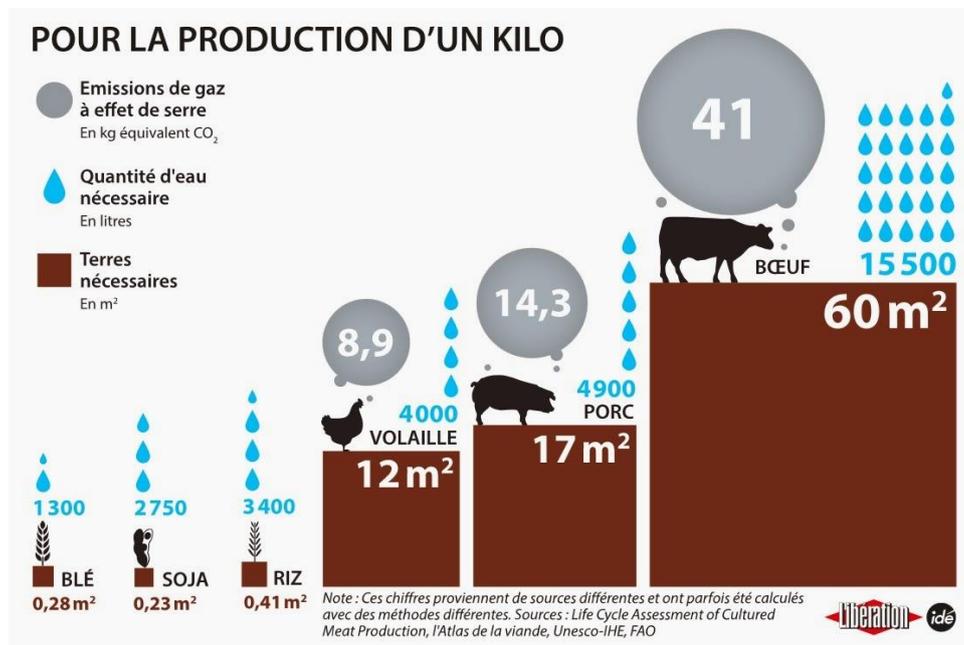
Nous allons à présent nous intéresser à la question de l'éthique animale et des modèles alimentaires végétariens et végétaliens. Nous les avons explicitement retrouvés dans les projets d'Utopia, d'Utopia XXI et d'Auroville. Tandis que la piste reste à creuser concernant le projet Lilypad. Celui-ci présente un dispositif d'aquaculture⁶², en revanche, l'auteur présente des fermes urbaines avec des murs végétaux mais ne parle pas, à notre connaissance, d'infrastructures permettant l'élevage d'animaux terrestres ou encore d'espace d'abattage. Il est difficile de connaître l'impact écologique précis de l'aquaculture dans ce contexte, puisqu'aujourd'hui celle-ci est principalement utilisée dans un mode de production intensif, les conséquences néfastes sont donc principalement dû aux rejets de produits chimiques. Néanmoins, de plus en plus de structures adaptent ce modèle à un mode de production « biologique⁶³ ». Cette méthode semble une alternative plus responsable

⁶² L'aquaculture, ou la production alimentaire aquatique, est un dispositif principalement utilisé dans la production halieutique, même s'il peut également être utilisé dans la production d'algues. Néanmoins, cela permet de remettre fortement en cause l'hypothèse d'un modèle de production exclusivement végétal.

⁶³ La notion est plus difficilement applicable dans cette situation, mais cela suppose une prise en compte plus grande de l'environnement, défini par le cahier des charges des labels.

à la surpêche et à l'élevage intensif (TELETCHEA, 2016). Tandis que la production d'animaux terrestres est décriée par les ONG environnementales pour ses modes de production particulièrement énergivores⁶⁴.

Figure 2 Répartition des ressources énergétiques par kilo d'aliment produit.



Dans ce contexte, il sera particulièrement intéressant de connaître la position de Vincent CALLEBAUT sur ce sujet, notamment si celui-ci a pris la décision d'inclure des modes de production d'animaux terrestres en dépit des conséquences environnementales. Et d'en questionner les motivations.

Dans le projet d'Utopia XXI ainsi que celui d'Auroville, l'agriculture est exclusivement végétale, ce qui est justifié par des causes écologiques telles que celles décrites ci-dessus, mais également, pour sa dimension éthique avec un souci de reconnaissance des droits des animaux non-humains.

⁶⁴ En témoigne les nombreuses campagnes incitant la population à réduire sa consommation de viande. Nous pouvons citer en exemple la campagne Greenpeace tentant de réduire la consommation de viande dans les cantines scolaires (<https://www.greenpeace.fr/deux-de-viande-a-cantine/>), ou encore celle pour sensibiliser aux conséquences de l'élevage industriel (<https://www.greenpeace.fr/levage-industriel-une-impasse-ecologique/>)

« Vous l'aurez compris, tous les utopiens sont véganes, puisque plus aucun élevage n'existe sur notre île. La consommation de chair animale est interdite et tuer un animal est considéré comme un crime. » (CARON, 2017, p. 51)

Il est alors souligné que dans l'Utopie de Thomas MORE, les habitants consomment de la viande, malgré une réflexion apportée sur la question : « nos insulaires [les utopiens] défendent la chasse aux hommes libres, comme un exercice indigne d'eux ; ils ne la permettent qu'aux bouchers, qui sont tous esclaves. » (p.83), « hors de la ville, il y a des boucheries où l'on abat les animaux destinés à la consommation ; [...]. C'est là qu'on apporte au marché la viande nettoyée et dépecée par les mains des esclaves ; car la loi interdit aux citoyens le métier de boucher, de peur que l'habitude du massacre ne détruise peu à peu le sentiment d'humanité, la plus noble affection du cœur de l'homme. » (p.68). Il est donc question d'une transition alimentaire entre Utopia et Utopia XXI, expliqué par la certitude que le modèle alimentaire végétalien répond aux impératifs biologiques du corps humain (p. 62), mais également par les progrès des sciences de l'éthologie, reconnaissant les animaux comme des êtres sensibles (p.63). Pour appuyer le récit fictionnel d'une cité entièrement végane, l'auteur s'appuie sur des recherches réelles et se nourrit des débats actuels. Il cite alors les travaux du biologiste Konrad LORENZ sur les oies cendrées, datant de 1970⁶⁵, et différentes sociétés ayant adopté ce modèle alimentaire depuis de nombreux siècles⁶⁶.

On peut de nouveau remarquer l'ancienneté et la récurrence de la problématique de l'éthique animale et du régime végétarien-végétalien dans les projets de villes utopiques. Tout comme l'importance que ceux-ci acquièrent aujourd'hui, comme le démontre le sondage d'Opinion Way pour Terraeco, réalisé en 2016 sur un échantillon représentatif de 1 052 personnes⁶⁷ et signifiant que le

⁶⁵ LORENZ Konrad. *Essais sur le comportement animal et humain : Les leçons de l'évolution de la théorie du comportement*, Paris : Le Seuil, 1970.

⁶⁶ Pour en savoir plus : BURGEAT Florence. « L'humanité carnivore ». Paris : Seuil, 2017, 480p.

⁶⁷ Voir annexe B p. 107

Royaume-Uni, l'Italie et la Suède ont une population se déclarant à plus de 10% végétariens. Tandis qu'à Paris, le Veggie World, un salon promouvant un mode de vie végane, a comptabilisé plus de 7 000 visiteurs pour sa première ouverture en 2016⁶⁸.

Conclusion de chapitre :

A partir de l'hypothèse suivante : l'étude des projets de villes utopiques permet de mettre en exergue les débats alimentaires en cours dans une société.

Nous avons resserré notre approche à partir de deux sujets occupants une grande place dans le débat public : la végétalisation de la ville et de nos assiettes. Nous permettant alors de questionner leur place dans les projets de villes utopiques, ce qui a mis en lumière une certaine ancienneté et récurrence. Nous pouvons alors supposer que les projets de villes utopiques permettent de réaliser des volontés alimentaires difficiles à mettre en place dans un contexte plus général. Puisque dans les exemples sélectionnés, il est nécessaire d'avoir un soutien politique ou populaire très fort. Alliant à la fois des initiatives nationales et territoriales, et une large adhésion auprès des citoyens. En dehors des grands débats sociétaux, les projets de villes utopiques semblent manifester une grande capacité d'action et de changement, visible dans les pratiques alimentaires. Cela nous permet également de nous interroger de façon plus large sur la récurrence de ces sujets et l'importance que cela peut avoir dans une réflexion philosophique sur le bonheur.

⁶⁸ Sur le site de l'événement : <https://veggieworld.de/fr/le-salon/>

Conclusion :

Notre problématique intitulée : **De quelle manière l'étude des projets de villes utopiques nous permet de comprendre la relation qu'entretient une société avec l'alimentation, mais également, la relation entre l'alimentation et la ville ?**, nous a orienté vers trois hypothèses de recherche.

La première était formulée autour de la visibilité des choix alimentaires dans l'espace sociale. Ce qui nous a permis d'enrichir notre réflexion sur la relation entre alimentation et ville, tout en traduisant ces choix en termes d'identité.

La seconde hypothèse part du postulat que les choix alimentaires des projets de villes utopiques permettent d'éclairer sous un nouvel angle les peurs et les envies d'une société. A partir d'une brève histoire des peurs alimentaires, nous avons donc questionné la manière dont ces projets tentent de se rassurer et d'apporter des solutions.

Pour finir, la dernière hypothèse a questionné la capacité d'innovation et de proposition des projets de villes utopiques, en permettant de concrétiser des choix alimentaires débattus et questionnés depuis de nombreuses années dans nos sociétés.

A présent, nous allons pouvoir détailler les méthodes de recueil de données et la méthodologie sélectionnées pour pouvoir apporter des réponses aux questions soulevées tout au long de ce travail exploratoire.

PARTIE III

Introduction :

Après avoir soulevé des questionnements tout au long de ce mémoire, résultant de nos premières recherches, nous allons à présent explorer les manières par lesquelles nous allons y répondre. Pour cela, il nous faut avant tout comprendre la volonté qui préside à la réalisation de cette recherche et la contextualiser. En effet, celle-ci vient à la suite d'un premier cursus de recherche en master d'anthropologie, à l'Université Toulouse Jean Jaurès⁶⁹, et a pour vocation d'être un premier pas vers le doctorat. Si le sujet peut paraître, à première vue, relativement large pour un mémoire de première année, il faut comprendre que celui-ci est une étape pour construire des bases solides à une recherche plus vaste. De la même manière, il fût nécessaire de mener un important travail de lecture, de documentation et de recherche pour définir le sujet et sélectionner les bons matériaux. Ce qui permet de justifier la prédominance de la théorie dans ce mémoire, et notamment dans la description de l'univers utopique.

Ainsi, la méthodologie probatoire que nous allons présenter peut être, par différents aspects, quelque peu originale. Cela est rapidement identifiable par la structure du plan. Celui-ci intègre en première partie une méthodologie s'appuyant sur d'autres matériaux que le terrain classique, tandis que la seconde, n'est pas rythmée par les hypothèses de recherche présentées antérieurement, mais par les catégories d'études de projets de villes utopiques. Chacun de ces aspects sera par conséquent expliciter, justifier et argumenter au moment opportun.

⁶⁹ Après un Master 1 en anthropologie historique et social, et un Master 2 en expertise ethnologique en patrimoine culturel immatériel.

Chapitre 1 : Les outils de collecte

1. Collecte de matériaux *originaux*

1.1. Multiplicité des supports d'étude

La nature de notre sujet suppose d'utiliser des matériaux très vastes, ce qui l'inscrit dans une démarche empirique éclectique nécessaire pour englober notre recherche dans une dimension historique. Notre terrain de recherche est composé à la fois de fiction, de réalisation n'existant plus ou ne s'étant pas encore réalisé, et pour finir d'un terrain plus classique d'une ville utopique en réalisation. Par conséquent, nous ne pouvons pas baser notre travail empirique uniquement sur des observations et des entretiens, il nous faut également l'enrichir d'une pluralité de sources. Nous avons déjà évoqué certaines d'entre elles en soulignant leur pertinence, nous les aborderons donc que très rapidement dans cette partie, afin de nous focaliser sur les nouveautés.

Parmi elles, il y a évidemment les récits fictionnels, qui sont déjà en majorité dans notre étude. Néanmoins, nous aimerions approfondir nos lectures afin d'avoir une vision plus élargie de ce genre littéraire, ce qui nous permettra également d'élargir notre palette de comparaison. Sans pour autant multiplier à un trop grand nombre les matériaux d'étude. Nous avons par exemple déjà évoqué notre souhait d'ajouter un récit de science-fiction. Cela nous permettrait de donner une résonance au projet Lilypad de Vincent CALLEBAUT, tout en nous permettant un rapprochement avec une thématique de recherche plus courante (BURROWS, 1995 ; JOUVENEL, 2016 ; KLEIN, 2016 ; RUMPALA, 2016). Pour l'instant, nous avons basé l'ensemble de nos matériaux fictionnels sur une base littéraire, mais nous pourrions également intégrer une base filmographique. Puisque celle-ci ajouterait une profondeur visuelle très intéressante à étudier dans le cadre de notre sujet, comme le souligne Yannick RUMPALA : « *Pour raconter leurs histoires et dérouler leurs propos, les œuvres de science-fiction (surtout celles*

ayant une base visuelle) montrent des espaces, des infrastructures, des architectures.» (RUMPALA, 2016, p.61). Nous permettant par exemple un questionnement plus sensible sur la manifestation de l'alimentation dans l'espace social. De manière générale, nous pourrions également enrichir nos matériaux d'études avec des archives photographiques, vidéographiques et documentaires. Cela pourrait nous être particulièrement utile et révélateur dans l'exemple de l'étude des pratiques alimentaires au Familistère Godin. Comme le souligne Roland BARTHES, la photographie est la trace physique de ce qui a été (BARTHES, 1980). Ce qui nous permettra d'observer avec une distance, tout de même non négligeable, des moments passés, et d'avoir accès à une description d'une nature profondément différente de celle passant par l'écriture.

En outre, nous conserverons et doublerons notre intérêt pour les études de prospectives. Celles-ci apportant un regard à la fois sur l'actualité et l'avenir. Il sera alors intéressant de creuser les liens entre les hypothèses d'évolutions des pratiques alimentaires et ce qui est imaginé dans les projets de villes utopiques. Pour connaître les préoccupations actuelles dans le domaine alimentaire, nous pourrions également mener un travail de veille journalistique. Nous avons évoqué dans l'hypothèse n°3 son intérêt pour soulever les liens entre les choix effectifs dans les projets de villes utopiques et les débats en cours, voire en progression, dans la société.

Il devient clair que nous posséderons des matériaux et des sources très nombreuses, dont un important travail de contextualisation sera nécessaire pour ne pas ajouter de confusion à cette recherche.

1.2. Contextualisation

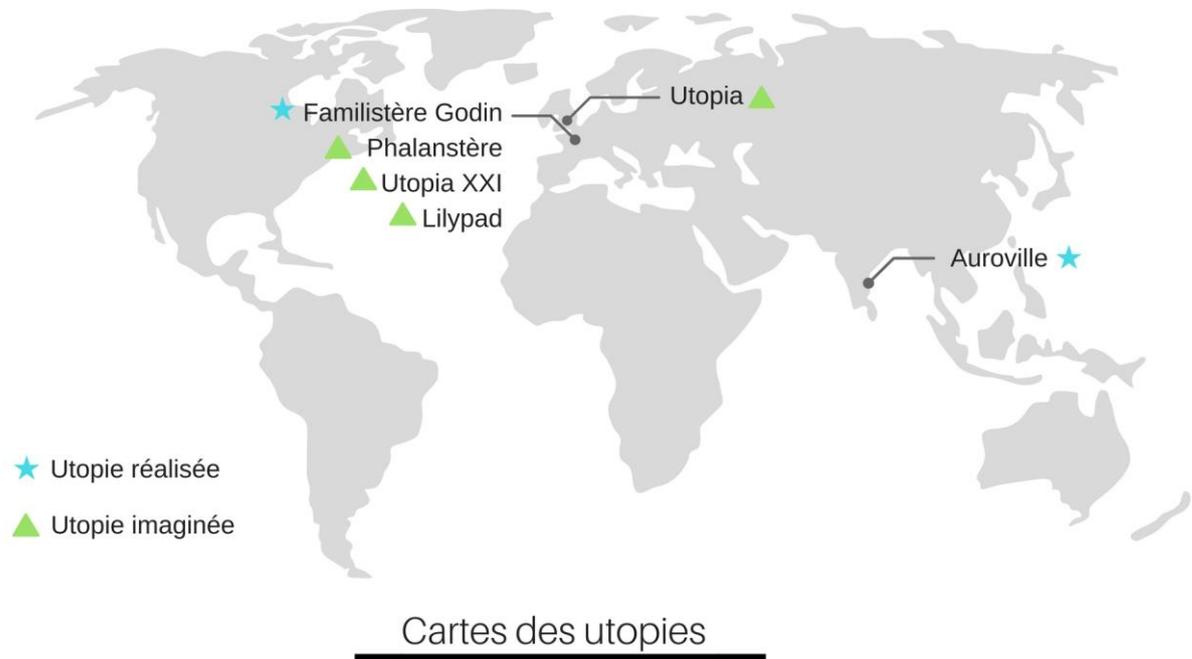
Dans l'objectif de donner davantage de lisibilité aux projets de villes utopiques, nous avons réfléchi à la mise en place d'une méthodologie de contextualisation. Dans le cadre de cette première année de recherche, nous avons consacré tout un chapitre à la description des œuvres mobilisées. Pour la suite, nous avons émis le souhait de multiplier les matériaux de comparaison, si nous devons ajouter leur description précise à cette partie, elle pourrait rapidement devenir trop lourde et masquer l'importance des travaux de référence⁷⁰. Il nous semble donc plus pertinent de conserver et enrichir les descriptions de ces dernières. Auxquelles nous pourrions alors ajouter en annexe, un répertoire des œuvres citées à valeur comparative, avec une brève mise en contexte et description. Cela aura pour vocation d'accompagner le lecteur, tout en allégeant le développement des idées principales.

Dans une même logique, nous développerons une cartographie et chronologie des œuvres, en suivant le modèle ci-dessous, afin de fournir une base visuelle aux lecteurs. Cela aura également l'intérêt de percevoir les œuvres dans leur globalité, ce qui est revendiqué, dans cette recherche, par l'intérêt de se référer à des œuvres provenant de temporalité différentes (Renaissance, industrialistes, contemporaines et futuristes.).

⁷⁰ Les travaux de référence seront ceux sélectionnés pour leur pertinence avec le sujet et dont un travail d'observation et/ou entretien sera apporté.

1.3. Cartographie des projets de villes utopiques

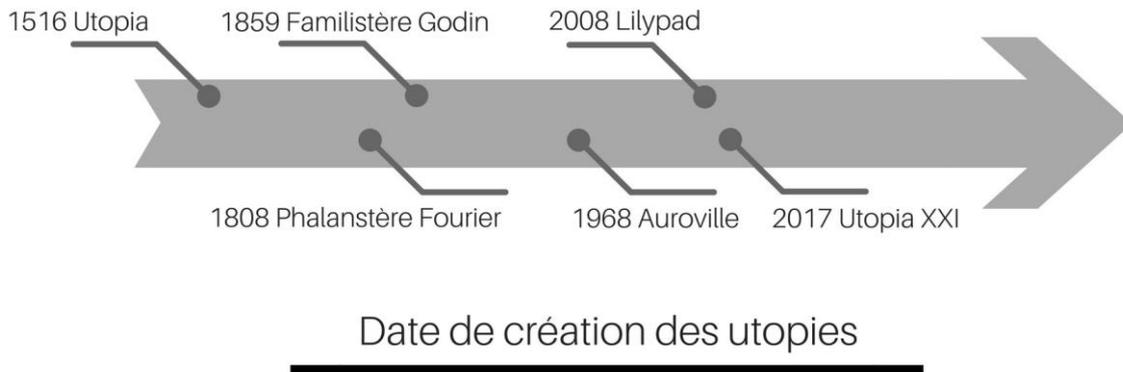
FIGURE 3 : CARTOGRAPHIE DES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES.



Sur le modèle de cette mappemonde, nous pourrions situer l'ensemble des projets de villes citées au cours de notre recherche en fonction de leur lieu de création ou de réalisation. Ce que nous avons symbolisé ici par un triangle vert ou une étoile bleue. Cela permettra de mettre en exergue des récurrences, comme par exemple, la sur-représentation de la France, dans notre première sélection d'œuvre, comme pays créateur de projets de villes utopiques. Il sera intéressant de questionner l'évolution de cette prédominance, en nous demandant si celle-ci est le résultat d'un biais ethnocentré ou d'un terrain fertile à la propagation de ce genre littéraire. A moins que notre travail pour enrichir cette liste nous permette de découvrir assez d'œuvres pour contrebalancer ce premier effet.

1.4. Chronologie des projets de villes utopiques

FIGURE 4: FRISE CHRONOLOGIQUE DES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES.



Quant à la frise chronologique, elle nous permettra d'avoir une vision plus précise du déroulement historique en situant les utopies les unes par rapport aux autres. Nous permettant de rendre compte, avec plus de clarté, des périodes d'émergence de certaines idées dont nous pouvons dès à présent imaginer des déclinaisons. Par exemple, une frise représentant à la fois la date de création mais également la période de réalisation du projet, permettant de mettre en exergue la longévité de certains d'entre eux, mais également la possible cohabitation de plusieurs projets dans le temps. Cette méthode nous permettra de nous interroger sur la possible influence des projets entre eux.

2. Collecte de matériaux *classiques*

L'ensemble de ce travail sera complété par une recherche empirique s'inspirant de la *grounded theory*, c'est-à-dire des allers-retours entre des recherches empiriques et théoriques. La lecture des projets de villes utopiques nous a servi de première base d'observation, même si celle-ci est peu conventionnelle par sa nature. Une première réflexion nous est alors apparue, nécessitant un apport théorique scientifique pour débiter la formulation d'hypothèses. Nous allons donc aborder la troisième phase de notre recherche qui consistera à débiter un travail de terrain plus approfondi, en complétant la base littéraire avec des entretiens et des observations, dont nous allons à présent détailler la méthodologie.

2.1.Méthodologie qualitative

2.1.1. Observation participante

Le concept de l'observation participante vient de l'école de sociologie de Chicago et consiste en une immersion du chercheur sur son terrain. Elle nécessite d'identifier un lieu, ou plusieurs (définis dans ce cas par un réseau) en relation avec son sujet d'étude et ainsi permettre l'observation de situation concrète. De plus, le principe n'est pas d'effectuer une observation distanciée, à l'écart du groupe, mais bien au contraire de participer à l'activité. Il est alors nécessaire pour le chercheur de se faire accepter pour intégrer les activités et conversations des membres du groupes. Plusieurs points sont alors à préciser. Tout d'abord, même si l'intention du chercheur est de se fondre dans le groupe, de vivre et percevoir les mêmes expériences, il ne faut pour autant jamais perdre de vue que cela est impossible. Le chercheur doit garder sa casquette de chercheur, à partir du moment où celui-ci est entièrement intégré alors il perd ce statut pour devenir un membre à part entière du groupe. Il est alors très important

pour lui, de faire un travail de distanciation. C'est ce fragile équilibre qui permettra de donner toute la valeur scientifique à la collecte de matériaux de terrain. Celle-ci rentre en écho avec la méthode de collecte ethnographique qui, par l'observation participante, permet au chercheur de donner une vision d'ensemble d'un groupe ou d'un espace donné. En décrivant avec la plus grande précision possible l'ensemble des données à sa disposition. Et en apportant le même soin à la description des faits exceptionnels et banaux. Chacun apportant des éléments précieux et spécifiques. Pour rendre compte des situations de la façon la plus fidèle possible, plusieurs outils sont à la disposition du chercheur.

Tout d'abord, la description qui doit se faire le plus régulièrement et précisément possible, tout au long du terrain. Les situations permettent rarement une prise de note en direct, il est donc important de dégager des moments dans la journée pour noter des informations. Si ceux-ci ne sont pas très longs, il est nécessaire de se construire une base mnémotechnique permettant de noter simplement quelques mots clés, qu'il faudra par la suite reprendre, le plus tôt possible, pour compléter avec l'ensemble des détails. Cette description peut être complétée de schéma, de dessin ou de carte. Ce qui apporte des détails très précieux dans les études d'espaces sociaux, par exemple. De nombreux terrains permettent également au chercheur de réaliser des photographies ou vidéographie, ce qui permet de pallier certaine défaillance de la mémoire. Néanmoins, il ne faut tout de même pas perdre de vue qu'une photographie ou vidéographie est également l'expression du regard du chercheur. Cela reste le résultat de décisions, d'une *profilmie*, c'est-à-dire de la réalité vécue dans le champ de la caméra, du pacte entre le réalisateur et la réalité (SOURIAU, 1953)⁷¹.

L'observation participante est donc un travail d'immersion et de proximité dont la rigueur nécessite une préparation. Il faut s'assurer de la faisabilité de son terrain (par

⁷¹ Il n'est pas encore question ici de la situation d'entretien ou d'interaction avec les individus, ce qui implique d'autres réflexions que nous détaillerons plus loin p. .

exemple : est-il facile d'intégrer ce groupe ? Quelles langues sont parlées et comprises ? Comment me rendre sur place ? Est-il nécessaire que j'y séjourne ? Pour quelle durée ? etc.) et de l'intérêt de celui-ci pour sa recherche. Il est alors nécessaire de produire une recherche exploratoire à partir de lectures, voire même lorsque cela est possible de faire une première immersion exploratoire sur le terrain. Théorie et empirisme sont indispensables en sociologie et anthropologie, ils apportent tous deux des connaissances et des données particulières et complémentaires. Comme le souligne l'exemple de Marc Augé qui explique la différence entre « faire la ville » et « faire ville ». La première expression caractérise ce qui est initié par les politiques, les urbanistes, ou les institutions. C'est la ville théorique. Et la seconde expression définit la réappropriation par les habitants. C'est la ville empirique. (AUGE, 2009).

2.1.2. Les entretiens individuels

La méthodologie qualitative suppose également la réalisation d'entretiens auprès d'« enquêtés », dans le jargon scientifique, mais dont on préférera le terme d'« interlocuteurs », puisqu'il permet de traduire de façon plus juste la relation que nous souhaitons mettre en place à travers notre méthodologie. En s'inspirant des travaux de Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN, « *la politique de terrain* » de 1995, nous préférons nous défaire du cadre formel des entretiens directifs, afin de s'orienter davantage vers la liberté de discours que permet les entretiens semi-directifs, voire les entretiens libres. Dans tous les cas, il faut préciser que les entretiens sont toujours l'expression d'une relation de confiance dont le chercheur a la responsabilité de retranscrire, de la manière la plus fidèle possible, la parole recueillie. De même, si l'entretien permet un enregistrement, il doit d'en tous les cas faire l'objet d'une demande et d'un accord clair. Et celui-ci ne peut être mobilisé, tout comme le nom de la personne, sans son accord préalable.

« C'est une contrainte méthodologique, visant à créer, si besoin est, une situation d'écoute telle que l'informateur de l'anthropologue puisse disposer d'une réelle liberté de propos, et ne se sente

pas en situation d'interrogatoire. Il s'agit autrement dit de rapprocher le plus possible l'entretien d'un mode de communication reconnu dans la culture locale. L'entretien de terrain tend ainsi à se situer aux antipodes de la situation de passation de questionnaires, qui relève d'un fort coefficient d'artificialité et de directivité. » (OLIVIER DE SARDAN, 1995, p.9)

Les entretiens libres doivent prendre l'aspect d'une discussion, celui-ci n'en différera que par son contexte de recherche. Le chercheur n'a pas à suivre un guide d'entretien, il est là pour recueillir la parole de son interlocuteur, en le laissant digresser et l'emmener là où il le souhaite. Cette méthode est très intéressante pour les premières phases de la recherche, puisque le chercheur ne connaît pas encore la réalité du terrain. Mener ce type d'entretien permet alors d'être ouvert à toutes les pistes de recherche, sans risquer de se fermer des portes en l'orientant trop rapidement. Une fois ces premiers entretiens libres menés, il peut être nécessaire de basculer vers une méthode d'entretiens semi-directifs afin de gagner en efficacité. Toujours en favorisant une atmosphère de conversation, le chercheur peut néanmoins se permettre de réorienter subtilement le discours de son interlocuteur lorsqu'il juge cela pertinent. Il peut pour cela recourir à un guide d'entretien ouvert, ou à un canevas d'entretien.

« Aussi n'est-il pas inutile de proposer une distinction entre guide d'entretien et canevas d'entretien. Le guide d'entretien organise à l'avance les « questions qu'on pose », et peut dériver vers le questionnaire ou l'interrogatoire. Le canevas d'entretien, lui, relève du « pense-bête » personnel, qui permet, tout en respectant la dynamique propre d'une discussion, de ne pas oublier les thèmes importants. Il en reste aux « questions qu'on se pose », en laissant à l'improvisation et au « métier » le soin de les transformer au fil de l'entretien en « questions qu'on pose ». » (OLIVIER DE SARDAN, 1995, p.10)

Cette méthode de recueil permet de concilier à la fois les exigences d'efficacité auxquelles sont confrontés les chercheurs, par manque de temps principalement, avec la qualité d'une parole exprimée plus librement que dans un cadre rigide. Par conséquent, un entretien semi-directif bien réalisé laisse une très grande place au discours spontané de l'interlocuteur, tout en laissant le chercheur relancer la

conversation lorsque c'est nécessaire, afin de resserrer celle-ci autour du sujet. Pour cela, il faut garder à l'esprit qu'une question ne vient pas à la suite d'une autre question, mais à la suite de la dernière réponse. De même, le chercheur doit toujours se soucier de poser des questions faisant avant tout sens pour son interlocuteur. Ainsi, les entretiens semi-directifs et libres, ont une différence non pas de nature mais de degré.

Conclusion chapitre :

A travers ce tour d'horizon des différents outils de collectes, nous pouvons souligner leur grande diversité, ainsi que l'intérêt que cela revêt pour appréhender la particularité de notre recherche. Chacune de ses méthodes ayant été sélectionnée pour son potentiel, afin de fournir une recherche la plus complète possible.

Cela nous a également permis d'esquisser nos ambitions quant à la poursuite de cette recherche en doctorat, et de justifier par conséquent plusieurs partis pris théorique et méthodologique, tout au long de ce mémoire.

Chapitre 2 : Application méthodologique

Après avoir décrit les différentes méthodes de collectes, nous allons à présent voir la méthodologie de leur application concrète, afin de répondre aux objectifs de notre recherche. De nouveau, nous nous distinguerons par une certaine originalité. La valeur comparative de notre recherche, qui suppose une grande pluralité de matériaux d'étude, fait que nous ne privilégierons pas les hypothèses mais les terrains de recherche. Par conséquent, nous allons reprendre chacune des catégories de projets de villes utopiques, afin de décrire pour chacune d'elle, la méthodologie sélectionnée.

De ce fait, il est important de préciser que l'ensemble des questions ainsi que les hypothèses soulevées tout au long de ce mémoire, n'ont pas pour but d'être dès à présent confirmer ou infirmer, mais d'orienter et préciser notre réflexion. Néanmoins, comme nous l'avons déjà précisé, ce travail est une première phase exploratoire à laquelle il faut ajouter un travail empirique de terrain. Le fait de ne pas avancer davantage dans la confirmation ou infirmation des hypothèses nous permettra par la suite, de basculer vers une méthodologie inductive, qui nous paraît davantage pertinente pour ce sujet. Au regard de notre modeste expérience, nous avons toujours privilégié le travail empirique pour développer nos hypothèses de recherche. Cependant, la difficulté d'accès des terrains privilégiés pour cette étude, nous ont amené à reconsidérer nos objectifs. Il nous est alors apparu plus pertinent de mener un travail bibliographique important pour percevoir la notion d'utopie dans toute sa complexité. Mais également de l'enrichir de nos questionnements sur la ville et l'alimentation. Maintenant que nous avons construit une base solide, nous pouvons envisager la réalisation de terrains d'observations et d'entretiens libres (dans un premier temps), lesquels susciteront à n'en pas douter de nouveaux questionnements qui nous permettront de construire des canvas d'entretiens.

1. Les projets de villes utopiques de la Renaissance

Nous passerons que très brièvement sur la méthodologie sélectionnée pour l'étude des matériaux de cette catégorie de projets de villes utopiques, puisque nous conserverons celle adoptée jusque-là. C'est-à-dire, nous continuerons à travailler à partir du texte de Thomas MORE, ainsi que des travaux scientifiques menés sur celui-ci.

Ce qui nous amènera à nous interroger, pour la suite de notre recherche, à la pertinence de conserver cette œuvre comme un matériau de référence pour notre étude. Il sera alors envisagé de le basculer comme une œuvre importante d'appui et de comparaison, ce qui nous permettra de privilégier les catégories d'œuvres permettant la réalisation de terrain d'observation et d'entretiens. Comme ceux que nous allons maintenant présenter.

2. Les projets de villes utopiques industrialistes

Pour pouvoir étudier cette période nous allons poursuivre l'étude des textes fondateurs de FOURIER en les mettant en lumière avec la réalisation du Familistère Godin.

Afin d'avoir une connaissance plus précise de la pensée très complexe de FOURIER, nous allons nous focaliser sur deux axes d'entrée : la gastrosophie et les banquets. Nous pourrions alors mener un travail important à partir de ses textes, mais surtout à partir de travaux scientifiques déjà réalisés, puisqu'il existe aujourd'hui de nombreux chercheurs spécialisés dans sa pensée. Nous pourrions notamment échanger avec Thomas BOUCHET, maître de conférences en histoire à l'université de Bourgogne (Dijon). Il travaille ces temps-ci sur Fourier et l'École sociétaire, sur les relations entre

socialisme et sensualité, ainsi que sur l'histoire des insurrections au 19^e siècle. Il a également participé au projet ANR « Utopies 19 » de 2011 à 2015, intitulé « *Une tradition oubliée : intellectuels et expérimentateurs socialistes 1830-1870* » pour lequel il a travaillé sur le chantier « *Socialistes à table* ». Les résultats des travaux étant difficilement accessible en ligne, nous avons déjà pu prendre contact avec Thomas BOUCHET, qui a accepté de nous partager certaines de ses notes. Nous pouvons alors espérer réitérer ces échanges, et les multiplier, notamment auprès des membres de l'Association d'études fouriéristes et des Cahiers Charles FOURIER, dans laquelle il participe à la rédaction au côté de : Michel ANTONY, Nathalie BREMAND, Eric COULAUD, Bernard DESMARS, et Jean-Claude SOSNOWSKI.

Il sera intéressant de pouvoir étudier la théorie fouriériste en la comparant à la pratique des banquets, qui ont lieu chaque année pour célébrer l'anniversaire de la mort de Charles FOURIER, le 10 octobre 1837. Comme pour diverses autres occasions, comme le banquet organisé à Montpellier le vendredi 06 avril 2018, « *Banquet & performances théâtrales et sonores* », orchestré par la Compagnie interstices & l'équipe Traiteur de LBB. Ce banquet est présenté ainsi : « *Dans un désir de retrouver ainsi la joie du repas « gastrosophique » qui libère la parole et les passions et participe à l'avènement du « nouveau monde harmonieux ».* La gastrosophie, « science de haute politique sociale », fait des prodiges : les convives mangent, boivent, conversent, circulent de table en table et retirent de tout cela un plaisir immense. ». Ce terrain ne sera pas entièrement pris dans notre problématique de la ville utopique, puisque les banquets ne sont que des événements ponctuels et éphémères. Néanmoins, il sera intéressant de participer à certains d'entre eux, afin de comprendre le sens que les convives attachent aux banquets et aux projets de construction d'une société utopique. Cela pourra également être un lieu propice aux découvertes imprévues du terrain, en profitant de ce moment pour échanger et rencontrer des adeptes de la pensée fouriériste, comme nous pouvons le supposer.

En outre, nous pourrions également ancrer notre recherche sur le Familistère Godin dans un va-et-vient entre étude de textes et d'archives et la possibilité d'un terrain plus concret, bien qu'imparfait. Nous le savons, le Familistère a fonctionné sous le modèle

d'une ville utopique pendant plus de cent ans avant de traverser plusieurs phases de rachat, après la mort de Jean-Baptiste André GODIN en 1888, et de devenir un musée avec le projet Utopia en 2000. L'entreprise ayant été particulièrement prospère pendant de nombreuses années, tout en développant un système en marge du capitalisme florissant de l'époque et en se focalisant sur le bien-être des ouvriers. Le projet de ville utopique suscita par conséquent un grand intérêt dans son époque, et se poursuit aujourd'hui. Nous espérons pouvoir profiter de cette popularité pour avoir accès à des archives écrites, photographiques ou encore vidéographiques. Et ainsi, observer avec les moyens disponibles la vie de l'époque, en centrant notre intérêt sur la place de l'alimentation dans la vie du Familistère. Pour cela, nous pourrions solliciter l'aide du musée et des spécialistes qui y travaillent, afin de visiter les lieux phares de notre sujet, comme par exemple, les cuisines, les salles de restaurations, les jardins ou encore l'économat c'est-à-dire la supérette coopérative.

3. Les projets de villes utopiques contemporaines

Cette catégorie d'étude est certainement celle se rapprochant le plus d'un terrain socio-anthropologique classique, puisqu'elle englobe la ville d'Auroville, qui œuvre à la réalisation, depuis 1968, d'une ville utopique. Par conséquent, c'est évidemment sur place que nous aimerions réaliser un terrain anthropologique, ce qui nous permettrait d'observer sur le long terme la place donnée à l'alimentation dans ce projet, et de réaliser des entretiens auprès des habitants. En partant de l'Aurovillien lambda qui effectue ses travaux agricoles vers les différents administrateurs de lieux comme les fermes, le supermarché, ou encore les habitants ayant recours à la vente alimentaire

pour subvenir à leurs besoins sur place⁷². La richesse de ce terrain pour notre étude est certainement sans pareil, mais il nécessite également une grande organisation pour sa réalisation. Tout d'abord, si théoriquement tout le monde peut tenter l'expérience aurovillienne, celle-ci admet en réalité certaines contraintes non négligeables. Et notamment financière. Puisqu'il faut pour pouvoir y séjourner, se déclarer comme visiteur, dans ce cas il est nécessaire de payer son séjour en fonction notamment du type de logement sélectionné, ou bien faire une demande afin de devenir Aurovillien. Dans ce cas, il faut également trouver un moyen de se loger, tout en prévoyant de travailler bénévolement aux travaux agricoles durant une année, afin de prouver sa détermination. Il nous est donc nécessaire de s'investir à la réalisation de dossiers de financement avant de pouvoir concrétiser ce terrain. Néanmoins, en patientant, nous pouvons débiter nos recherches en se rapprochant de l'Association Auroville France, qui met en lien les personnes s'intéressant aux projets avec des habitants d'Auroville, ou d'anciens. Cela permettra une première approche, même si celle-ci devra être enveloppé de son contexte particulier de promotion. Il ne faut en effet pas perdre de vue, que la ville compte en grande partie sur les dons pour se financer, comme cela est clairement décrit sur leur site internet⁷³. Nous privilégierons d'ailleurs des entretiens en face à face, pour ne pas ajouter de biais méthodologiques avec des entretiens réalisés par échanges de courriers électroniques par exemple. L'intérêt étant de contourner le plus possible les discours polissés et préparés.

En outre, nous avons également sélectionné l'ouvrage d'Aymeric CARON, *Utopia XXI*, pour l'étude des projets de villes utopiques contemporaines. Nous aimerions, idéalement, pouvoir susciter une rencontre dans le cadre d'un entretien avec l'auteur,

⁷² La transformation de produits alimentaires semble en effet courant comme activité commerciale à Auroville. Nous pouvons d'ailleurs avoir une vue d'ensemble des produits réalisés, à partir de l'espace boutique, sur leur site internet : <https://www.auroville.com/food-c-56.html>

⁷³ <https://www.auroville-france.org/index.php/contribuer>

afin d’appréhender l’importance qu’il attache à la place de l’alimentation dans la création de son projet. Néanmoins, cela ne sera certainement pas évident à provoquer, et dans l’éventualité de sa réalisation, il faudra préparer minutieusement l’entretien. Les guides d’entretiens révéleront tout leur intérêt dans ce contexte, et plusieurs d’entre eux pourront être créés afin de s’adapter aux différents temps qui pourront nous être accordés. Ces derniers seront élaborés à la suite de l’ouvrage mais également de l’ensemble des œuvres de l’auteur. Puisqu’il sera intéressant de questionner la place de l’alimentation dans *Utopia XXI*, mais également, de comprendre l’évolution personnelle d’Aymeric CARON. Puisque ce projet de ville utopique vient à la suite d’œuvres consacrées à la thématique d’une alimentation végétarienne, et de l’éthique animale, pour lesquels il est le plus reconnu⁷⁴. En quoi la ville utopique est pour l’auteur un cadre approprié pour la diffusion de ses idées ? Le fait de rencontrer un auteur de projet de ville utopique serait alors tout à fait original pour notre étude, et apporterait des informations fondamentales à la construction de notre sujet.

4. Les projets de villes utopiques futuristes

Pour l’étude de cette catégorie nous imaginerons une méthodologie similaire à celle que nous venons d’évoquer. En effet, dans la même logique que celle appliquée à la rencontre d’Aymeric CARON, nous pensons qu’il serait fortement intéressant de mener un entretien avec Vincent CALLEBAUT. En centrant toujours notre réflexion sur l’importance qu’occupe l’alimentation dans ses projets, nous pourrions également

⁷⁴ CARON, Aymeric. *No steak*. Paris : Fayard, collection : « Documents », 2013, 360 p.

CARON, Aymeric. *Antispéciste : réconcilier l’humain, l’animal, la nature*. Paris : Don Quichotte, 2016, 496p.

aborder une thématique nouvelle dans cette partie, celle de la volonté d'imaginer les villes de demain. Et l'influence que revêt, selon lui, l'imagination prospective sur la réalisation des projets urbains d'aujourd'hui, en nous focalisant constamment sur la place de l'alimentation dans ces contextes.

Il sera également nécessaire d'enrichir cette catégorie avec de nouveaux matériaux, notamment avec un projet de ville utopique relevant de la science-fiction et d'un support nouveau, du registre de la filmographie. Cela apportera deux nouveaux critères, renfermant chacun des spécificités méthodologiques propres dont il faudra questionner au moment venu la pertinence dans l'étude. L'intérêt étant de sélectionner une diversité assez grande de matériaux d'étude pour permettre de construire une comparaison pertinente, sans que celle-ci perde en cohérence et en exactitude.

Conclusion :

Pour conclure notre méthodologie probatoire, il est important de revenir sur ses points forts afin de l'associer à un cadre théorique.

Tout d'abord, nous avons souligné à de nombreuses reprises la valeur comparative de notre recherche, s'appuyant sur une diversité de sources, de supports et d'époques historiques. La notion de comparaison est inhérente aux disciplines d'anthropologie, non pas à valeur hiérarchique comme dans le courant évolutionniste, mais pour dévoiler ce qui est commun aux sociétés. Il nous faut alors intégrer la particularité de notre terrain dans une logique d'anthropologie multi-située : « *discover new paths of connection and association by which traditional ethnographic concerns with agency, symbols, and everyday practices can continue to be expressed on a differently configured spatial canvas* » (MARCUS, 1995, p.98). En admettant la particularité de joindre à des terrains concrets, des récits fictionnels. Même si nous tenterons tout de même de suivre une

méthodologie similaire entre les différents matériaux, lorsque cela est possible. Tout d'abord, en réalisant le plus d'entretiens possible, substituant alors en fonction des contextes les habitants aux auteurs, et les auteurs aux architectes. Mais également, en réalisant, lorsque cela est possible, des observations. Certes, elles aussi différentes entre une observation participante prolongée à Auroville, et l'observation des locaux muséifiés avec l'exemple du Familistère de Guise. Nous comprenons alors, que l'anthropologie de l'espace tient également une place importante dans notre recherche. Nous nous inspirerons de la réflexion de Françoise CHOAY, décrite dans son ouvrage « *Pour une anthropologie de l'espace* » sorti en 2006, pour qui l'espace, l'architecture et l'urbanisme ont chacun une spécificité par laquelle l'homme tente de s'élever. Ce qui nous semble particulièrement intéressant à croiser avec des travaux de sociologie et anthropologie de l'alimentation, afin de répondre à notre questionnement premier qui est : quel est la place de l'alimentation dans les projets de villes utopiques ?

CONCLUSION GENERALE

Intrigués par la richesse que pouvait renfermer la thématique des projets de villes utopiques dans l'étude des pratiques et représentations alimentaires, nous avons choisi de mener cette recherche en dépit de la difficulté à définir et cerner ses contours.

Le projet de ville utopique peut être à la fois une fiction, un projet qui fut ou qui est réalisé, mais encore une projection. Et par conséquent, il peut s'appuyer sur une même pluralité de matériaux pour se développer : le récit, l'essai, une entreprise, un terrain vierge ou une étude de prospective. Une diversité dont nous souhaitons rendre compte dans notre recherche, nous poussant à sélectionner des matériaux et des époques éparses, afin de mener une étude comparative capable de rendre compte d'évolutions, de récurrences et de distinctions. Ce qui nous semblait indispensable aux vues de ses caractéristiques, puisque nous pouvons rapprocher la ville utopique d'un hyperfonctionnalisme, tel que décrit par MALINOWSKI, qui règle minutieusement ses moindres aspects. En croisant cette connaissance avec celle de Carolyn STEEL (STEEL, 2008 ; 2009), de l'influence originelle de l'alimentation sur la manière dont les sociétés façonnent leurs villes, nous étions convaincus de la richesse de ce sujet encore trop peu exploré dans la sphère de l'alimentation. La phase de recherche théorique exploratoire, à la fois sur les œuvres sélectionnées que sur les différents thèmes de notre sujet, l'alimentation, la ville et l'utopie ; semble parfois donner priorité à la ville utopique. Pour cause, l'alimentation n'est pas le sujet principal de celles-ci. Et c'est bien tout l'intérêt de notre recherche : réussir à identifier le rôle de l'alimentation dans un cadre plus large, dont l'objectif est le bonheur de la société. En prenant le temps de nous intéresser au contexte, nous avons pu soulever de nombreuses interrogations concernant l'alimentation.

Notre première hypothèse s'est attachée à conserver cette focale quelque peu surplombante de la ville, en s'intéressant à l'espace social. Nous permettant de

supposer l'importance de plusieurs lieux collectifs dans la construction d'une identité commune. Notre attention s'est rapidement portée sur les espaces de commensalité dans un contexte quotidien et festif, puisque cette notion détient une grande importance dans les travaux de socio-anthropologie de l'alimentation (FISCHLER, 2012). Les projets de villes utopiques révèlent le potentiel intégrateur de cette notion en la portant à l'échelle non pas de la famille par exemple (KAUFMANN, 2005), mais à celle de la société. Ce qui nécessite une réflexion pour dégager des espaces spécifiques dans la ville. En outre, nous avons été interpellés par la prédominance des dispositifs de jardinage ou d'agriculture dans les projets de villes utopiques. Illustrant des espaces collectifs où semblent se jouer des questionnements fondamentaux pour l'identité de la société. Notamment sur la manière dont une société perçoit son environnement et compose avec lui (DESCOLA, 2005).

Nous avons poursuivi notre réflexion sur l'identité d'une société, en questionnant les liens qu'entretient la ville utopique avec la société dans laquelle elle fut imaginée. Puisque la ville utopique est avant tout une critique de la société dans laquelle évolue son auteur. Nous avons alors supposé que les peurs et les envies de cette société de référence pouvaient être retranscrite dans les projets de villes utopiques. En prenant l'exemple de la famine, une peur collective universelle de toute époque (MCINTOSH, 1989 ; FERRIERES, 2002) et une peur plus significative d'une société et d'une époque donnée, la peur écologique ; nous avons mis en lumière une propension non pas à reproduire ces peurs mais à y faire face pour tenter d'y apporter des réponses.

Cette capacité de proposition et d'action nous ont finalement amené à une dernière hypothèse de recherche, en supposant que les choix alimentaires des projets de villes utopiques traduisent des débats encore en cours dans la société de référence. Ce qui a démontré une certaine concordance entre une réflexion grandissante des thématiques de la végétalisation de nos villes et de nos assiettes, et l'application concrète de ces modèles dans un grand nombre de projets de villes utopiques sélectionnées pour notre étude.

Le croisement des hypothèses de recherche avec nos connaissances actuelles ont permis de révéler tout le potentiel de notre problématique, tout en montrant la nécessité de poursuivre notre recherche et principalement en menant une enquête qualitative. Ainsi, après avoir défini les méthodes de collectes de données à la suite de notre recherche exploratoire, nous avons pu ancrer notre travail dans un cadre théorique. Nous avons fait le choix d'une méthodologie axée sur une anthropologie de l'espace, à partir d'une recherche de terrain multi-située, qui nous permettra une focale sur une thématique de socio-anthropologie de l'alimentation. Cette dernière partie démontre, nous l'espérons, toute notre volonté à poursuivre cette recherche l'année prochaine, en ouvrant notamment les perspectives d'étude à partir des terrains d'enquêtes. Si notre questionnement de départ sera toujours identique, à savoir s'interroger sur la place de l'alimentation dans les projets de villes utopiques, en revanche, il sera tout à fait envisageable que nous adoptions une méthodologie inductive pour définir à partir de notre terrain une nouvelle problématique. Puisque nous consacrerons cette deuxième année de Master à la réalisation d'observations et d'entretiens.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de recherche :

- ASCHER François. *Les nouveaux principes de l'urbanisme, la fin des villes n'est pas à l'ordre du jour*, Paris : Aube, Collection : La Tour d'Aiguës, 2001, 103p.
- ASCHER François. *Le mangeur hypermoderne*. Paris : Odile Jacob, 2005, 300p.
- AUGÉ Marc. *Pour une anthropologie de la mobilité*. Paris : Payot & Rivages, Collection : Manuels Payot, 2009, 91 p.
- BARTHES Roland. *La chambre claire, Note sur la photographie*. Paris : Gallimard Seuil, 1980, 138p.
- BRAND Caroline. « Le retour de l'alimentation à l'agenda des territoires ». *Urbanisme : nourrir les urbains*. 2017, n°405, pp. 25-29
- BRUNEL Sylvie. *Nourrir Le Monde, Vaincre La Faim*. Paris : Larousse, 2009, 288p.
- BOUCHET Thomas. Tables d'harmonie. « Gourmandise, gastronomie et gastrosophie chez Charles Fourier ». *Consuming Culture, The Arts of the French Table*, Newark, 2004, pp. 42- 51.
- BOURG Dominique, *Anthropocène et tourisme : quel tourisme sur quelle planète dans les prochaines décennies ?*, Cours de Master 1 Sciences sociales appliquées à l'alimentation, ISTHIA - Université Toulouse II Jean Jaurès, 2018.
- BURROWS Roger. *Cyberspace, cyberbodies, cyberpunk : cultures of technological embodiment*. London : Sage, 1995, 280p.
- CADORET Anne. « Espace », in Bonte P., Izard M., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie [1991]*, Paris : Quadrige, PUF, 2013, p.235.

- CHOAY Françoise. *L'urbanisme : Utopies et réalités*. Paris : Seuil, Collection : Points, 1965, 348p.
- CHOAY Françoise. *Pour une anthropologie de l'espace*. Paris : Seuil, 2006, 210p.
- CONDOMINAS Georges. *L'Espace social. A propos de l'Asie du Sud-Est*. Paris : Flammarion, 1980, 542p.
- DEBOUT Simone. *L'utopie de Charles Fourier : l'illusion réelle*. Paris : Payot, 1979, 277p.
- DESCOLA Philippe. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 2005, 640p.
- DESMARS Bernard. « Festins harmoniens ou réunions militantes ? Les banquets phalanstériens de 1838 à 1849 », *Romantisme*, 2007, vol. 137, no. 3, pp. 25-35.
- DOS SANTOS Jessica. *L'utopie en héritage. La Société du Familistère de Guise, de la mort de Jean Baptiste Godin à la dissolution de l'association (1888-1968)*. Thèse de doctorat en histoire. Lille : Université de Charles de Gaulle, Lille III, 2012, 844 p.
- FERRIERES Madeleine, *Histoire des peurs alimentaires. Du Moyen-Âge à l'aube du XX^e siècle*. Paris : Édition du Seuil, collection : L'univers historique, 2002, 473 p.
- FISCHLER Claude. *L'Homnivore*. Paris : Odile Jacob, 1990, 414p.
- FISCHLER Claude. « La commensalité », in Poulain, JP. *Dictionnaire des cultures alimentaires*, Paris : Presse Universitaire de France, Collection : Quadrige, 2012, pp. 271-286.
- FISCHLER Claude (Dir.). *Les alimentations particulières. Mangerons-nous encore ensemble demain ?*. Paris : Odile Jacob, 2013, 273p.
- FREITAG Barbara. *Le Familistère de Guise : un projet utopique réussi. Diogène : Approches de l'utopie*, 2005, n°209, pp. 101-108.
- FUMEY Gilles, JACKSON Peter, RAFFARD Pierre. « Introduction : Cultures alimentaires et territoires ». *Anthropology of food*, n°11, 2016.

- ILLICH Ivan. *Le chômage créateur*. Paris : Le seuil, 1977, 89p.
- JEAN Georges. *Voyage en utopie [1994]*. Paris : Gallimard, Collection : Découvertes, 2011, 176p.
- JOUVELEL (de) Hugues. « Science-fiction et prospectives ». *Futuribles*, 2016, n°413, pp. 3-4.
- KAUFMANN Jean-Claude. *Casseroles, amour et crises*. Paris : Armand Colin, 2005, 366p.
- KILANI Mondher (dir.). « Chapitre 18 - Malinowski et l'anthropologie de terrain. La « révolution » scientifique ». *Anthropologie. Du local au global*. Paris : Armand Colin, 2012, p. 235-243.
- KLEIN Gerard. « L'invention de l'avenir : Prospectives et Science-Fiction ». *Futuribles*, 2016, n°413, pp. 29-50.
- LATOUCHE Serge. *Vers une société d'abondance frugale. Contresens et controverses sur la décroissance*. Paris : Mille et une nuits, 2011, 210p.
- LEVI STRAUSS Claude. *Anthropologie structurale*. Paris : Pocket, Collection : Evolution, 2003, 480p.
- LEVY Jacques. « A-t-on encore (vraiment) besoin du territoire ? », in Elissalde B. *Espaces Temps. Les apories du territoire*, 1993, n°51, pp. 102-142.
- MALINOWSKI Bronislaw. *Les Argonautes du Pacifique occidental [1922]*. Paris : Éditions Gallimard, Collection NRF, 1963, 606p.
- MANNHEIM Karl. *Idéologie et utopie. Une introduction à la sociologie de la connaissance [1929]*. Paris : Librairie Marcel Rivière et Cie. Collection : Petite bibliothèque sociologique internationale. Série B : Les classiques de la sociologie, 1956, 233p.
- MARCUS George E. "Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography". *Annual Review of Anthropology*, 1995, n°24, pp. 95-117.

- MASSON Estelle. « Chapitre 16 : Vers une alimentation sur mesure ? Régime personnel et habitudes collectives », in Fischler C. *Les alimentations particulières*, Paris : Odile Jacob, 2013, pp.236- 248.
- MCINTOSH Alexander. « Chapter 7: The Sociology of Famine ». *Sociologies of Food and Nutrition. Environment, Development, and Public Policy (Public Policy and Social Services)*. Boston (MA) : Springer, 1989, pp.159-173.
- NORA Pierre. « La mémoire collective », in LE GOFF J. *La nouvelle histoire*, Paris : Retz-CEPL, 1978, pp.398-401.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre. « La politique du terrain. Sur la production de données en anthropologie ». *Enquête*, 1995, n°1, 31p.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-La-Neuve : Academia-Bruylant, 2008, 368p.
- PAQUOT Thierry. *Utopies et utopistes*. Paris : Edition La Découverte, Collection Repères, 2007, 121p.
- PHILIPPONNEAU Michel. *La vie rurale de la banlieue parisienne, étude de géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 1956, 503p.
- POULAIN Jean-Pierre. *Manger aujourd'hui, Attitudes, normes et pratiques*. Paris : Privat, 2002, 235p.
- POULAIN Jean-Pierre. *Sociologies de l'alimentation*. Paris : Edition Presses Universitaires de France, Collection : Sciences sociales et sociétés, 2002, 287p.
- POULAIN Jean-Pierre. « Affirmation des particularismes individuels et évolutions des modèles alimentaires », in Fischler C. *Les alimentations particulières*, Paris : Odile Jacob, 2013, pp. 247-259

- POULOT Monique. « Agriculture et ville : les relations spatiales et fonctionnelles en réaménagement ». *Pour*, 2014, n°4, pp. 51-66.
- RIEUTORT Laurent. « Dynamiques rurales françaises et re-territorialisation de l'agriculture». *L'information géographique*, 2009, n° 73, p. 30-48.
- ROUVILLOIS Frédéric. *L'utopie*. Paris : Flammarion, Collection : GF Corpus, 1998, 252p.
- RUMPALA Yannick. Tester le futur par la science-fiction : extension du domaine des possibles, mondes pré-fabriqués et ligne de fuite. *Futuribles*, 2016, n°413, pp. 53-72.
- SAHLINS Marshall. « Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives », Paris : Gallimard, Collection : Bibliothèque des Sciences Humaines, 1976, 420p.
- SCHAER Roland. L'utopie. L'espace, le temps, l'histoire, in *Utopie : La quête de la société idéale en Occident*. Paris : Bibliothèque Nationale de France, 2001, pp.16-19.
- SCHNEIDER Lucie. La ferme du bonheur : une réponse au contexte urbain et social à Nanterre. *Pour*, 2014, n°4, pp. 247-254.
- SEGAUD Marion. *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer* [2007]. Paris : Armand Colin, 2010, 250p.
- SFEZ Lucien. *La santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie*. Paris : Seuil, 1995, 368p.
- SOURIAU Etienne, AGEL Henri (dir.). *L'univers filmique*. Paris : Flammarion, Collection Bibliothèque d'esthétique, 1953, 210p.
- STEBE Jean-Marc. *Qu'est-ce qu'une utopie ?*. Paris : Edition Vrin, Collection Librairie Philosophique, 2011, 126p.
- STEEL Carolyn. *Hungry city: how food shapes our lives*. London: Random House, 2008, 400p.

- STRIGLER Florence. *La transition alimentaire et nutritionnelle au Laos*. Cours de Master 1 Sciences sociales appliquées à l'alimentation, ISTHIA - Université Toulouse II Jean Jaurès, 2018.
- TOURRAINE Alain. La société comme utopie, in *Utopie : La quête de la société idéale en Occident*. Paris : Bibliothèque Nationale de France, 2001, pp. 28-38.
- TELETCHEA Fabrice. *De la pêche à l'aquaculture. Demain, quel poisson dans nos assiettes ?*. Paris : Belin, 2016, 175p.
- VERGNIoux Alain. « Une théorie énergétique de l'association : Charles Fourier ». *Connexions*, 2002, vol. n°77, no. 1, pp. 25-30.
- WAAL (DE) Alexander. *Famine That Kills*. Oxford: Clarendon Press, 1989, 258p.
- ZUKIN Sharon. *Naked city : The death and live of authentic urban places*. Oxford : Oxford university press, 2009, 312p.

Conférences, documentaires, essais et romans :

- CALLEBAUT Vincent. *Visitons le Paris de 2050*. Tedx Talks, 2015, 19 min.
- CARON Aymeric. *Utopia XXI*. Paris : Flammarion, 2017, 528p.
- CHAUMONT Benoit. « Fuck le système : Auroville, le paradis des hippies ». In *Effet Papillon*, Canal +, 2016, 10min.
- DE LA BRETONNE Restif. *Paysan perversi ou les dangers de la ville [1775]*, Genève : 1988, 552p.
- FOURIER Charles. *Théorie de l'unité universelle*. Paris, 1822-1823, vol 1 à 4.

- MORE Thomas. *L'utopie* [1999]. Paris : Flammarion, Collection : Libro Philosophie, 2003, 130p.
- STEEL Carolyn. *How food shapes our cities*. TedTalks, 2009, 15 min.

Autres :

- Site internet de Vincent Callebaut Architecture :

www.vincent.callebaut.org

- Site internet du Familistère Godin à Guise :

www.familistere.com

- Site d'Auroville, Inde :

www.auroville.org

- Site Auroville, Association France:

www.auroville-france.org

TABLE DES ANNEXES

ANNEXE A - General evolution of aurovillian population

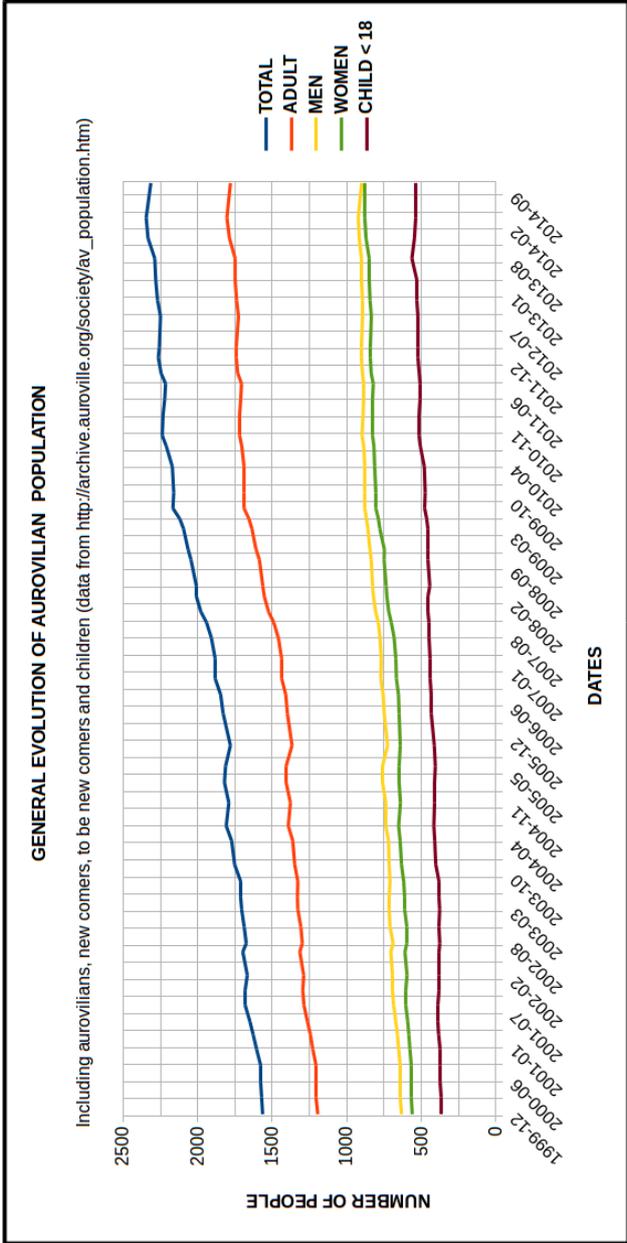
ANNEXE B - Sondage TerraEco « Les végétariens en Europe », 2016

ANNEXE C - Projet Vincent CALLEBAUT : Intégration dans la ville

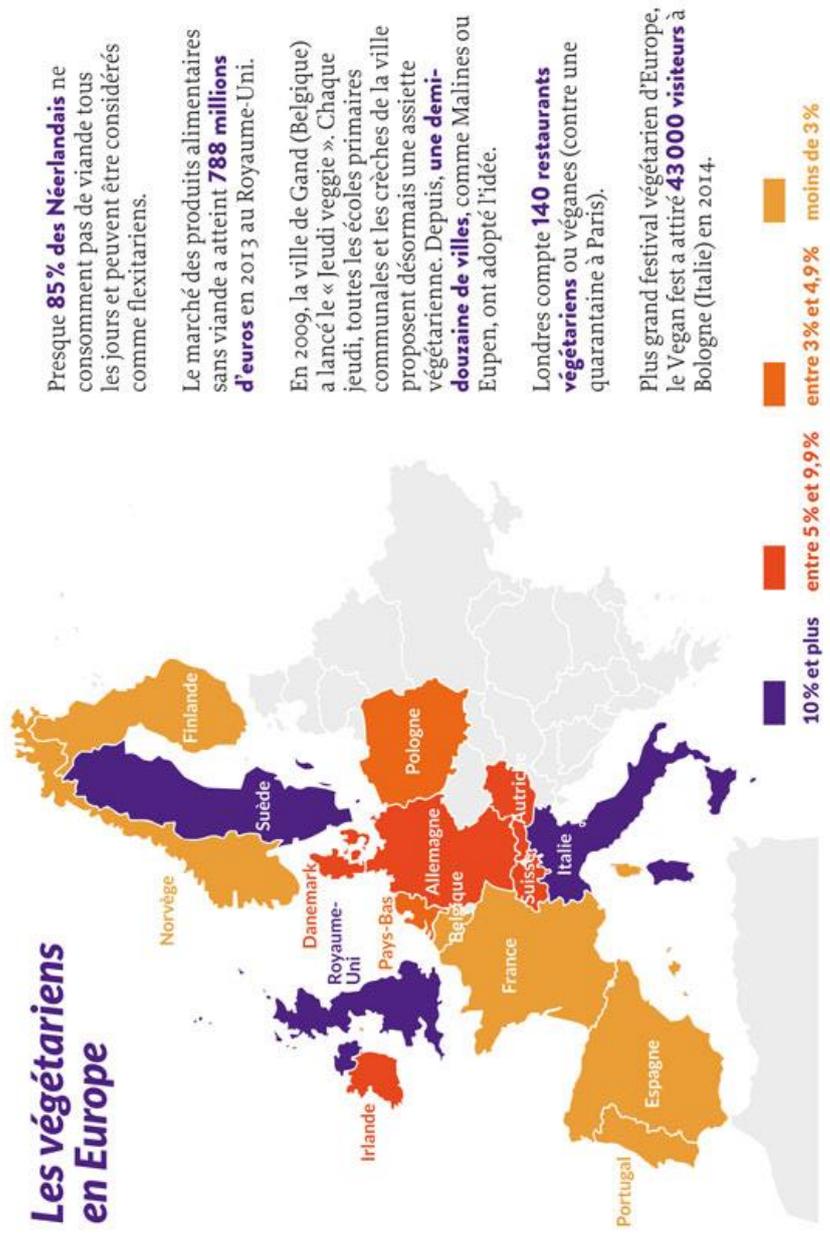
ANNEXE D - Projet Vincent CALLEBAUT : Ville autonome

ANNEXE

ANNEXE A : General evolution of aurovillian population ⁷⁵



⁷⁵ Par Lionel Scheepmans – Travail personnel, CC BY-SA 4.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=37253533>



Presque **85% des Néerlandais** ne consomment pas de viande tous les jours et peuvent être considérés comme flexitariens.

Le marché des produits alimentaires sans viande a atteint **788 millions d'euros** en 2013 au Royaume-Uni.

En 2009, la ville de Gand (Belgique) a lancé le « Jeudi veggie ». Chaque jeudi, toutes les écoles primaires communales et les crèches de la ville proposent désormais une assiette végétarienne. Depuis, **une demi-douzaine de villes**, comme Malines ou Eupen, ont adopté l'idée.

Londres compte **140 restaurants végétariens** ou véganes (contre une quarantaine à Paris).

Plus grand festival végétarien d'Europe, le Vegan fest a attiré **43 000 visiteurs** à Bologne (Italie) en 2014.

⁷⁶ <https://www.terraeco.net/Sondage-qui-sont-les-vegetariens,64594.html>

ANNEXE C – Projet Vincent CALLEBAUT : Intégration dans la ville



BOTANIC CENTER - Brussels, 2016, Belgium



ARBORICOLE - Angers, 2018, France

ANNEXE D - Projet Vincent CALLEBAUT : Ville autonome



AEQUOREA - Rio De Janeiro 2015, Brazil

TABLE DES FIGURES

FIGURE 1 - Répartition des déchets d'un Français moyen par an..... ;.....	p.58
FIGURE 2 - Répartition des ressources énergétiques par kilo d'aliment produit..	p.70
FIGURE 3 - Cartographie des projets de villes utopies.....	p.79
FIGURE 4 - Frise chronologique des projets de villes utopiques.....	p.80

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENT	6
SOMMAIRE	7
INTRODUCTION	8
PARTIE I	11
INTRODUCTION :	12
CHAPITRE 1 : PERTINENCE DE L'ETUDE DE PROJETS DE VILLES UTOPIQUES EN SCIENCES SOCIALES.	14
1. PENSER L'ALIMENTATION AU-DELA D'UN TERRAIN CLASSIQUE	15
1.1. L'ETUDE DES RECITS FICTIONNELS	15
1.2. LES ETUDES PROSPECTIVES	18
2. PENSER LES LIENS ENTRE L'ALIMENTATION ET LA VILLE	19
3. PENSER LA VILLE AUX REGARDS DES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES	22
CONCLUSION DE CHAPITRE :	24
CHAPITRE 2 : QUELS PROJETS DE VILLES UTOPIQUES ?	26
1. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES DE LA RENAISSANCE	28
2. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES INDUSTRIALISTES	29
3. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES CONTEMPORAINES	33
4. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES FUTURISTES	37
CONCLUSION DE CHAPITRE :	40

CONCLUSION :	43
PARTIE II	44
INTRODUCTION :	45
CHAPITRE 1 : HYPOTHESE N°1 : LES CHOIX ALIMENTAIRES DE CES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES SE TRADUISENT DANS L'ESPACE SOCIAL.	46
1. LA MISE EN VALEUR DE LA COMMENSALITE	48
2. L'IMPORTANCE DE CULTIVER SON PROPRE JARDIN	50
3. LES OBJECTIFS D'AUTOPRODUCTION ET D'AUTOSUFFISANCE ALIMENTAIRE	52
CONCLUSION CHAPITRE :	55
CHAPITRE 2 : HYPOTHESE N°2 : LES PEURS ET LES ENVIES D'UNE SOCIETE SONT TRADUITES DANS LES CHOIX ALIMENTAIRES DES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES.	57
1. LA PEUR ECOLOGIQUE	58
2. LA PEUR DU MANQUE	61
3. L'ENVIE DE SE REGULER	62
CONCLUSION CHAPITRE :	65
CHAPITRE 3 : HYPOTHESE N°3 : L'ETUDE DES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES PERMET DE METTRE EN EXERGUE LES DEBATS ALIMENTAIRES D'UNE SOCIETE.	67
1. REPLACER LA NATURE DANS LA VILLE	68
2. L'ALIMENTATION VEGETARIENNE-VEGETALIENNE, ET LA QUESTION DE L'ETHIQUE ANIMALE.	70
CONCLUSION DE CHAPITRE :	73
CONCLUSION :	74

PARTIE III	75
INTRODUCTION :	76
CHAPITRE 1 : LES OUTILS DE COLLECTE	77
1. COLLECTE DE MATERIAUX <i>ORIGINAUX</i>	77
1.1. MULTIPLICITE DES SUPPORTS D'ETUDE	77
1.2. CONTEXTUALISATION	79
1.3. CARTOGRAPHIE DES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES	80
1.4. CHRONOLOGIE DES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES	81
2. COLLECTE DE MATERIAUX <i>CLASSIQUES</i>	82
2.1. METHODOLOGIE QUALITATIVE	82
2.1.1. Observation participante	82
2.1.2. Les entretiens individuels	84
CONCLUSION CHAPITRE :	86
CHAPITRE 2 : APPLICATION METHODOLOGIQUE	87
1. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES DE LA RENAISSANCE	88
2. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES INDUSTRIALISTES	88
3. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES CONTEMPORAINES	90
4. LES PROJETS DE VILLES UTOPIQUES FUTURISTES	92
CONCLUSION :	93
CONCLUSION GENERALE	95

BIBLIOGRAPHIE	98
BIBLIOGRAPHIE DE RECHERCHE :	99
CONFERENCES, DOCUMENTAIRES, ESSAIS ET ROMANS :	104
AUTRES :	105
TABLE DES ANNEXES	106
ANNEXE	107
TABLE DES FIGURES	111
TABLE DES MATIERES	112
RÉSUMÉ	116
SUMMARY	116

RÉSUMÉ

En partant de l'univers des projets de villes utopiques, ce mémoire a sélectionné plusieurs œuvres de l'époque de la Renaissance, du 18^e siècle, d'aujourd'hui ou encore du futur ; afin de proposer une réflexion sur la place qu'occupe l'alimentation dans ces projets. La grande pluralité des époques permet également une diversité dans le choix des matériaux d'étude, ce qui permet d'aborder aussi bien des œuvres fictionnelles, que des projets réalisés, en cours de réalisation ou en projection.

Il sera alors abordé les récurrences ou les divergences entre les différents projets, mais également avec le contexte de la société de création. Dressant ainsi, un panorama des discours et des pratiques alimentaires.

Mots clés : Alimentation, ville, utopie, anthropologie de l'espace, fiction, prospection, socio-anthropologie de l'alimentation.

SUMMARY

Starting from the universe of projects of utopian cities, this memoir has selected several works from the Renaissance, the 18th century, today or the future; to reflect on the place of food in these projects. The great plurality of periods also allows diversity in the choice of study materials, which can be used to cover fictional works as well as projects made, in progress or in projection.

It will then address recurrences or divergences between different projects, but also with the context of the creative society. In so doing, a panorama of discourses and food practices.

Key words: Food, city, utopian city, anthropology of space, fiction, prospection, socio-anthropology of food, food studies.
